

FLEUR DE LUNE

BULLETIN DE

L'ASSOCIATION DES AMIS DE

MAURICE FOURRÉ

NUMÉRO

TRENTE-QUATRE

SOMMAIRE

Fleur de Lune n° 34

– Le mot du Président

- *Quelques clés pour Les Portes dauphines*, par J. Simonelli
- *Carrouges sur Fourré* : l'article du premier sur le *Rose-Hôtel* du second, et ...
- *Fourré sur Carrouges* : l'article du premier sur le *Père de Foucauld*, explorateur mystique du second.
- *Un cas rouge est signalé*, par B. Duval
- *Quelques éloquentes citations*, par l'AAMF, ainsi que
- *Repentirs* (idem)
- *Comment j'ai publié Maurice Fourré*, par Ch. Laucou

– Échos et nouvelles :

- *Reliure de Une Conquête* : le contenant et le contenu
- *Recension* : Bernard Chauvière, *Aperçus alchimiques*
- *Regrets*
- *Ex-Voto (bis)*

Le mot du Président

Qu'on se le dise ! Le numéro 34 de *Fleur de Lune* est résolument tourné vers les sciences occultes, qui d'ailleurs passionnaient Fourré, comme on va le voir : alchimie, ésotérisme, hermétisme, initiation ... tous ces thèmes sont peu à peu entrés dans son œuvre, par l'entremise de celui qui a constamment veillé sur la carrière du vieil écrivain, celui que l'on retrouve dès la fin des années quarante au chevet du *Rose-Hôtel*, celui qui lui ouvre autant les portes de Gallimard que des plus impénétrables arcanes ; celui qui est toujours prêt à écrire, dans tous les journaux où il a ses entrées, d'élogieuses et subtiles critiques à chaque nouveau roman, celui qui jusqu'à sa mort, organisera autour de Maurice les traditionnels déjeuners d'anniversaire, avec la participation d'amis écrivains, jeunes et moins jeunes, qui venaient tous les 27 juin entourer le vieil homme de leur enthousiasme et de leur affection : j'ai nommé Michel Carrouges.

Oui, une fois de plus, il est abondamment question de lui dans *Fleur de Lune*. Comment s'en étonner ? Maurice lui devait beaucoup, et le savait. Il a essayé, parfois, de lui rendre la pareille, notamment en annonçant ses conférences, ou en rendant compte de ses ouvrages, dans le *Courrier de l'Ouest*, dont les colonnes lui étaient grandes ouvertes. Il n'y a pas toujours bien réussi, comme on le verra dans son article sur *Le Père de Foucauld*, d'une platitude inattendue chez notre malicieux écrivain. Mais vous trouverez bien d'autres choses dans ce copieux numéro.

Et une chose est sûre, vous allez y faire de belles découvertes.

Bonne lecture à tous !

quelques clefs pour *les portes dauphines*

Entre *Les Portes Dauphines*, roman publié en 1954 par Michel Carrouges et *Les Voyages en kaléidoscope* d'Irène Hillel-Erlanger (1919) la parenté n'est pas moins évidente qu'avec *La Nuit du Rose-Hôtel* (1950) de Maurice Fourré, qu'il range la même année parmi ses *Machines Célibataires* : chacune de ces fictions se propose de donner accès à un monde parallèle à celui que nous connaissons, mais différent, affleurant sous les apparences de la vie quotidienne, et où ne mènent que quelques chemins de traverse, réservés à de rares voyageurs.

Les événements relatés dans *Les Voyages en kaléidoscope* et *Les Portes Dauphines* s'apparentent aux étapes d'un parcours initiatique, fondé sur la philosophie hermétique et le symbolisme alchimique. Plutôt que d'une voie gnostique, *La Nuit du Rose-Hôtel* relève d'une voie mystique, ce qui n'est pas le cas des romans ultérieurs de Maurice Fourré, *Tête-de-Nègre* et *Le caméléon mystique*, qui suivent étape par étape l'évolution des travaux du Grand Œuvre. Quant au fond, le but des trois livres est le même, celui que mentionne explicitement la quatrième page de couverture des *Portes Dauphines* : "une nouvelle quête du Graal".

Du récit d'Irène Hillel-Erlanger, Michel Carrouges avait dû prendre connaissance grâce au premier livre d'Eugène Canseliet, *Deux Logis Alchimiques* (1945). Comme il était en relations, depuis 1947 au moins, avec Maurice Fourré, il se peut qu'il lui ait signalé cet ouvrage. Mais Maurice Fourré a pu aussi ouï dire des *Voyages* par son neveu Michel Fourré-Cormeray, Directeur général du Centre National de la Cinématographie, qui travaillait depuis 1945 au développement du Festival de Cannes en collaboration étroite avec son délégué général Philippe Erlanger, fils d'Irène Hillel-Erlanger. Dans l'état actuel de nos informations, les premières notes pour le *Rose-Hôtel* datent de 1931 ; à première vue, Fourré n'envisageait pas encore d'inclure dans son roman des poèmes, présentés typographiquement comme tels. *Les Voyages en kaléidoscope*, rare exemple réussi d'une prose narrative entrecoupée de vers libres, lui en auront donc suggéré l'idée, et permis de renouveler radicalement la forme de son projet.

D'autre part, ses notes mentionnent de nombreux livres d'ethnologie et de psychologie, mais aucun livre concernant l'ésotérisme, si présent dans les *Voyages*. Les quelques allusions de cet ordre que l'on remarque dans la version définitive du *Rose-Hôtel* semblent bien, elles aussi, provenir de ces derniers.

Rose possède une règle de verre "renfermant deux stries tire-bouchonnées, une rouge et une bleue, entrelacées dans leur dure prison transparente, comme des serpents qui se cherchent et ne se trouveront jamais, génies alternés du bien et du mal" (RH p 39)¹. Elle réunit ainsi en une sorte de caducée "les forces fluidiques qui règnent par le monde" (VeK p 48) et leurs potentialités opposées, incarnées dans les *Voyages* par Grâce et Véra. Curieusement, l'image des courants rouge et bleu, ascendant et descendant, est reprise par Michel Carrouges dans ses *Grands-Pères prodiges* (1957), où ils organisent la circulation des véhicules téléguidés de la capitale prométhéenne du nouveau monde saharien, Adrar, anagramme de radar, appareil dont Canseliet dénoncera à maintes reprises le danger majeur : la *pollution des ondes*.

Le thermomètre tient aussi sa place dans les rituels du Rose-Hôtel : "Qu'on retourne le Thermomètre, dit le Doyen" (RH p 161), et le verso de l'appareil, dont le recto figure *un phare dans la tempête*, révèle les litanies de Rose, chantées par la voix des bardes celtiques. Il se retrouve aussi dans les *Portes Dauphines*, où il permet "de vérifier la constance de la chaleur dans le four", au cours d'une cuisson "surveillée de très près" (p 153).

Fourré et Carrouges se souviennent ici du célèbre *THERMO-MAÎTRE* dessiné par Van Dongen pour les *Voyages en kaléidoscope* : Michel Carrouges fut le premier à remarquer qu'il imitait les thermomètres porteurs d'inscriptions fantaisistes à la mode dans les années 1920. On pouvait encore, il y a peu, en voir un bel exemplaire à la vitrine d'un opticien, rue Duphot, près de l'angle de la rue Saint-Honoré, dont Irène Hillel-Erlanger aimait à fréquenter les boutiques.

¹ La pagination suivie est celle des éditions suivantes :

Michel Carrouges, *Les Portes Dauphines*, Gallimard, 1954 ; Maurice Fourré, *La Nuit du Rose-Hôtel* (RH), Gallimard 1950 ; Irène Hillel-Erlanger, *Voyages en kaléidoscope* (VeK), suivi de *À la lueur de l'Ourse*, par Jacques Simonelli, Allia, 1996

C'est vraisemblablement sous l'influence de Michel Carrouges et des lectures de celui-ci – Fulcanelli, René Alleau, Eugène Canseliet – que Maurice Fourré a songé à développer la part que ses romans faisaient aux thèmes ésotériques. Déjà présents dans le *Rose-Hôtel*, mais relevant rarement de la seule alchimie – peu de références explicites, sauf le nom du bar *Lune et Soleil*, et les couleurs des stries de la règle de Rose, *bleue* pour le mercure, *rouge* pour le soufre –, ils deviennent plus fréquents dans *La Marraine du Sel*, puis fournissent la structure même de *Tête-de-Nègre* et du *Caméléon mystique*.

L'auteur des *Machines Célibataires* a donc rempli, auprès de son aîné, une fonction significative de double intercesseur, d'une part grâce au rôle décisif qu'il joua dans la publication de *La Nuit du Rose-Hôtel*, d'autre part, en lui révélant le vaste domaine de la littérature hermétique, qui allait féconder le reste de son œuvre.

Son influence fut, évidemment, relayée par celle d'André Breton, qui n'avait pu hésiter à lui soumettre la lecture de *Fronton-Virage*, son étude capitale sur les aspects alchimiques de *La Poussière de Soleil* de Raymond Roussel, parue à l'été 1948 dans les *Cahiers de la Pléiade*, y précédant de quelques numéros la publication de la préface du *Rose-Hôtel* et de fragments de ce roman (automne 1949).

Au vu des affinités amicales et intellectuelles entre Carrouges et Fourré, on peut se demander pourquoi l'étude sur *La Nuit du Rose-Hôtel* figurant dans la première édition des *Machines Célibataires* n'a pas été reprise en 1976, dans la version publiée par les éditions du Chêne. De son propre aveu, Carrouges ne considérait pas vraiment le *Rose-Hôtel* (c'est à dire le bâtiment lui-même, avec ses "cinq étages d'agitation amoureuse"), comme une "machine célibataire", ce qui ressort déjà de sa conclusion de 1954 : "Un immense souffle d'espérance monte avec l'approche de l'aube. Les maléfices vont cesser. Le pouvoir de la machine infernale et jusqu'à ses ombres ultimes vont être abolies définitivement. Voici le temps sublime des parfaites restaurations. (...) En cette aube naissante, l'amour a vaincu la machine et levé la malédiction."

Car une "machine célibataire" est avant tout "une image fantastique qui transforme l'amour en mécanique de mort" (Catalogue *Les Machines Célibataires*, Musée des Arts Décoratifs, Paris, 1976, p 21) et marque "le grand minuit de la négation de la femme, et de l'athéisme, le cœur de la nuit du Vendredi Saint" (MC p 59).

Aux yeux de Carrouges, fervent catholique, le Vendredi Saint était indissociable de "cette fête de ténèbres et d'éblouissements, la Pâque, qui nous affirme avec une âpre et solennelle puissance l'heure de la joie absolue" (Lettre à Maurice Fourré du Samedi Saint 1949, in *Fleur de Lune* n° 33).

Mais la structure verticale de l'hôtel fourréen, et la "mécanique érotique" qui l'anime de haut en bas, peuvent néanmoins revêtir un aspect maléfique. Mise en oeuvre par Michel Butor, ami de Carrouges et Fourré, dans son premier roman, *Passage de Milan*, une structure semblable y fonctionne, elle aussi, comme une "machine célibataire". Comme celui de Fourré, le récit se déroule dans un seul immeuble, pendant la nuit bien précise des vingt ans de l'un des personnages féminins. Des réminiscences de mythes antiques (égyptiens ici, celtiques dans le *Rose-Hôtel*) s'y mêlent aux désirs cachés et aux fantasmes des habitants, et la nuit s'achève par la mort de cette jeune femme, en une sorte de sacrifice rituel. Chez Fourré, par contre, l'activité érotique est cantonnée dans les étages, et bannie du rez-de-chaussée où évoluent Rose et les Ambassadeurs : "Les étages du plaisir paient pour l'état-major impécunieux du songe" (RH p 161), et le sacrifice de Jean-Pierre dit le Dada est remplacé par celui d'une mouche, au prix d'une entorse animalière à la philosophie bienveillante des Ambassadeurs.

Qu'en est-il des machineries à l'œuvre dans les fictions de Carrouges lui-même ?

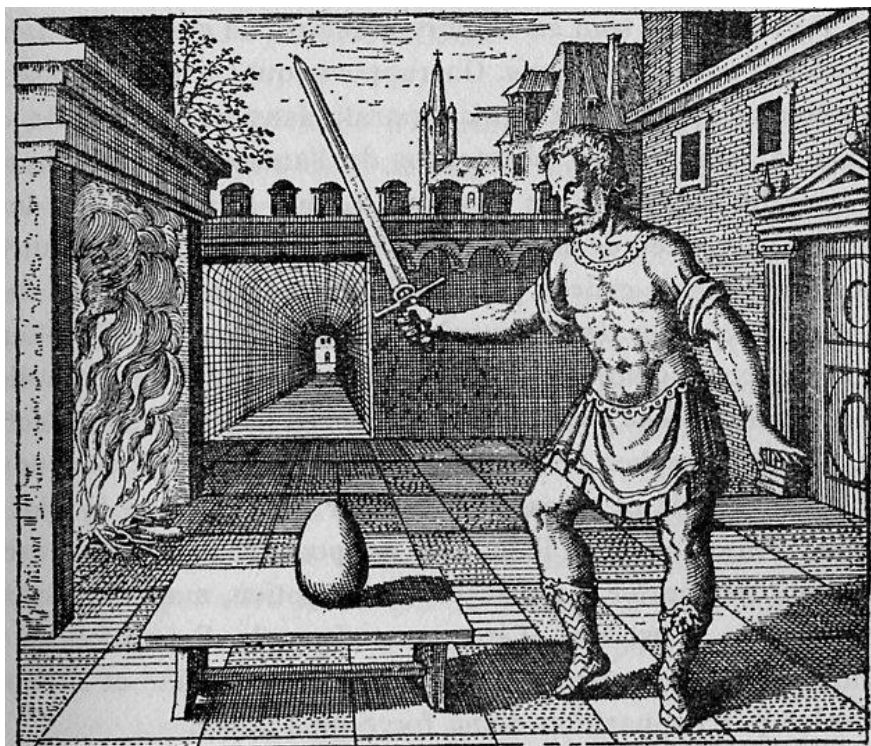
Dans *Les Portes Dauphines*, sous l'autorité de la Compagnie de Cynébergétique, des mesures technologiques sont prises pour organiser la rencontre entre deux êtres destinés l'un à l'autre par leurs ciels de naissance, afin d'obtenir "le bonheur le plus parfait qui doit alors jaillir comme un éclair" (p 63). Il s'agit de la loi du *zen* : un jeton de cuivre portant un chiffre, et attribué à sa naissance à chaque enfant. Le même chiffre est attribué aussi à un enfant de sexe opposé. À l'âge nubile, des cérémonies permettent aux deux enfants de se reconnaître et de se marier; la similitude des "*zens*" leur garantit une union heureuse. Et là serait en effet "le cœur du bonheur" (p 78), si "la Compagnie n'organisait des hasards susceptibles de détraquer la mécanique des *conjonctions*" (p 54) et n'agissait au mépris de "la liberté métaphysico-politique" des habitants.

L'ensemble de la Tétrapole, capitale d'un monde parallèle auquel donne accès, depuis Paris, la Porte Dauphine, peut être considéré comme une vaste *machine*. Il est fait de « quatre quartiers dont l'ensemble forme un carré parfait. Au centre, une ellipse représente un cirque de dimensions extraordinaires, car il a une étendue presque égale à celle des quatre quartiers réunis » (p 62). Les quartiers sont orientés selon les quatre points cardinaux. La Tétrapole et son ellipse centrale sont traversées d'ouest en est par un grand fleuve, que deux ponts situés à l'extérieur de la ville franchissent, à l'Ouest et à l'Est de son enceinte fortifiée. Bref, elle est organisée comme un espace sacralisé – grand lecteur de Georges Dumézil, Carrouges se souvient ici du rituel de fondation des camps et des cités romains –, jalonné de monuments symboliques : les statues des quatre fondateurs – dans le quartier italien, le premier que visite le narrateur –, les statues animées de l'Oiseau Roc, de son Œuf et de Sindbad le marin, et le cube bâti de pierre noire que l'on nomme le Parvis d'Elie (dans le quartier marocain). Cependant, la quête du narrateur étant, tout au long du livre, assimilée à celle de la Toison d'or, il convient de préciser, avec Chen Tao, l'un des deux hommes qui ont organisé sa venue en Tétrapole et qui lui servent alternativement de guides, que "la Tétrapole n'est pas la Colchide, mais plutôt la Mer Noire" (p 120). (1)

Il s'agit donc, du moins en principe, de *machines de vie* dont le but est l'accomplissement de l'amour, non sa négation *célibataire*, et de dispositifs à visée initiatique. Par contre, dans *Les Grands-Pères prodiges*, la machine utilisée pour le rajeunissement est la cause d'un affrontement mortel entre les nouvelles générations et les vieillards rajeunis, qui menacent de constituer une "gérontocratie inamovible". Par son invention et sa mise en oeuvre, l'humanité entre, selon ses promoteurs, "dans la grande voie sacrilège" (p 282) et contre-initiatique. Quant aux inventions décrites dans les nouvelles de science-fiction de Michel Carrouges, elles lui servent surtout à créer des situations paradoxales, à la limite du burlesque.

*

* *



Atalanta fugiens, l'« *Atalante fugitive ou nouveaux emblèmes chymiques des secrets de la nature* », de Michael Maier, 1618 : emblème n° 8

Si, sur le plan poétique, *La Nuit du Rose-Hôtel* dépend des *Voyages en Kaléidoscope*, il n'en va pas de même des *Portes Dauphines*. Alors qu'Irène Hillel-Erlanger et Maurice Fourré ont créé leur propre langage, reconnaissable entre tous, Michel Carrouges opte pour une narration linéaire et une prose fluide, qui convient bien à son projet d'écrire "un roman d'aventure et d'amour". Sans chercher à opérer une transmutation du langage, "il s'est laissé conduire par les images", comme il l'a confié à Jacques de Ricaumont dans *Les Nouvelles Littéraires* (voir Fleur de Lune n° 28). "On ne se propose pas d'écrire une œuvre surréaliste comme un roman existentialiste ou un sonnet. Elle est donnée ou non", affirme-t-il. Quelques phrases énigmatiques, mises en italiques, et qui n'auraient pas déparé un roman de Gaston Leroux, semblent faire partie de ces choses "données", au même titre que les images.

Ces dernières proviennent des lectures de l'auteur, comme celle de Raymond Roussel. La "sorte de poussière blanche, très dense, tournoyant, montant et descendant avec une excessive lenteur, sous l'action de la chaleur solaire" (p 70) fait évidemment allusion à la *poussière de soleil* de l'auteur d'*Impressions d'Afrique*. Les réminiscences des *Voyages en kaléidoscope* sont encore plus remarquables.

Le visage de Grâce est

*...masqué, curieusement, à l'Orientale, d'une gaze noire
laissant paraître, seuls, les yeux - sublimes -
singulier attrait de ce voile et de ces yeux.* (VeK, p 39)

Lors de sa première entrevue avec Véronique (*vera icona*, "image véritable"), qui n'est d'abord qu'une *forme noire*, le narrateur des *Portes Dauphines* note qu'elle est de même

... strictement voilée. Mais, par la fente du masque, je voyais de grands yeux noirs qui m'observaient.

Le voile de Grâce est un voile de deuil (VeK p 61, et mon interprétation p 163). De même le chant de Véronique, "d'une douceur merveilleuse et pourtant débordante de nostalgie", est-il, si beau qu'il soit, "un chant de douleur et de mort" (p 88 et 116).

La très belle description de la palmeraie de Grâce :

*Une Palmeraie !
En plein Paris !
Palmiers Citronniers Orangers
gazons velours-émeraude
et, dans des bosquets noir-cyprès,
des rossignols
Au centre de la Palmeraie, une Source jaillissante dans une Vasque de
marbre blanc
(VeK p 44)*

est citée longuement dans les *Machines Célibataires*, et inspire celle de la place qui précède la galerie des libraires :

Le chemin débouchait sur une petite place intérieure où bruissait une fontaine dans une large vasque en céramique, au ras du sol. Toute cette place était plantée d'orangers chargés de fruits. Verte du vert le plus clair était la vasque et vertes de la même nuance exquise les céramiques qui revêtaient les arcades sur le pourtour de la place et les allées qui la traversaient. (pp 58-59).

La couleur verte est dominante dans le livre. La Tétrapole est en permanence couverte d'un dôme de nuées vertes et lumineuses, qui filtre la lumière solaire et règle le climat. Le voile de Véronique (d'abord noir) et la draperie qui couvre la statue de la reine sont d'une ardente couleur verte. Celle-ci, affirme Eugène Canseliet, est celle de "l'esprit du cosmos, insaisissable agent de la vie", avant de disserter sur le "*vitriol philosophique* (qui) porte aussi le nom d'*émeraude des sages*" (*L'alchimie expliquée sur ses textes classiques*, J.J. Pauvert, Paris, 1972).

Non loin de la place aux orangers se trouve une rotonde, *vaste construction circulaire, coiffée d'une verrière bombée aux épais vitraux qui ne laissaient passer qu'une lueur crépusculaire* (p 70).

Chez Irène Hillel-Erlanger,

après l'oasis, il y a - passé verrière cobalt après les Palmes - un escalier de pur cristal, poli, glissant. Il mène à une Rotonde très magnifique - parois et pavement de lazulite - dont la coupole est taillée dans un seul saphir (VeK p 42).

À la fin des *Voyages*, Grâce lève son voile, découvrant un "Diamant sur son front Diamant fulgurant trop fort beaucoup trop fort pour nos yeux" et provoque ainsi l'explosion finale. Aux dernières pages des *Portes Dauphines*, Chen Tao précise que le visage de Véronique "brûle comme le feu ; son voile ne peut être retiré avant que sonne l'heure marquée au zodiaque".

Les deux livres s'achèvent, ou presque, sur une catastrophe, qui aboutit à la dispersion des personnages :

Un globe de foudre sillonna l'espace. Nous fûmes tous enveloppés d'une lueur fantastique et jetés comme des fétus de paille sur le sol. Quand je me relevai, je vis le docteur aphone et chancelant qui s'éloignait, appuyé sur le bras du libraire. (...) Les nuées lumineuses refluaient vers le zénith. Chen Tao m'entraînait d'une main puissante. (p 218).

De même dans les *Voyages* :

*Éclair Conflagration Détonation (...) Dans l'éruption de quel Volcan ?
Nuit
cent mille vitres en éclats
maisons s'écroulent
(...) Miraculeusement - nous 4 - tirés des ruines
Moi : seulement le bras gauche cassé (...)
Pauvre Patron. Dans quel état
Demi-paralysé
(...) alors il a repris mon bras
et nous sommes revenus
ensemble (VeK pp 107-111)*

Et, chez Irène Hillel-Erlanger comme chez Michel Carrouges, la quête reprend, sous le signe de l'Etoile, ou sous celui du Septentrion — la Grande Ourse, permettant de repérer l'Etoile polaire.

*

* *

D'autres thèmes du roman de Michel Carrouges appartiennent au vaste corpus de la littérature alchimique. Dans celui-ci, c'est aux *Noces Chymiques de Christian Rosencreutz* qu'il en réfère plus particulièrement. Ce livre de Johann Valentin Andreae, paru en 1616, chef-d'œuvre de la littérature hermétique allemande, est contemporain des ouvrages de Michael Maier, médecin de l'empereur Rodolphe II de Habsbourg, réputés pour leur haute portée doctrinale et leurs superbes gravures, dont Carrouges s'est également souvenu.

Il s'inscrit dans la longue suite des contes et récits alchimiques, où les étapes du Grand Œuvre sont décrites sous le couvert de la fiction. Sa première traduction française, signée du pseudonyme d'Auriger, collaborateur de la revue *Le Voile d'Isis*, est parue à Paris chez Chacornac en 1928. Les aventures de Christian Rosencreutz et celles du narrateur anonyme des *Portes Dauphines* se superposent exactement, surtout dans la première partie des deux livres.

Après avoir reçu, dans un café voisin de la Porte Dauphine, une pièce de cuivre (un “zen”) portant le chiffre 31.416 (2), pièce qui lui servira plus tard de sauf-conduit et de “brevet de naturalisation”, le jeune narrateur *anonyme* est invité – Carrouges y insiste à plusieurs reprises – à pénétrer dans l'univers mystérieux de la Tétrapole. Il parcourt une ruelle interminable, puis un faubourg campagnard, guidé par une forme noire portant une lanterne, qui le précède et qu'il ne peut rejoindre. Le faubourg fait place à une forêt. Le narrateur, “sûr d'avoir découvert le chemin si longtemps désiré”, chemine sous la *Grande Ourse*, et remarque un *arbre sec*, éclairé par un feu “allumé par une main inconnue”. Au sortir d'une forêt de *chênes*, il *traverse* un gigantesque *pont* suspendu, aperçoit une ferme, d'où viennent des hennissements de *chevaux*. Trouvant ceux-ci de bon augure, il s'y abrite et s'endort. Éveillé brusquement, au chant d'un *coq*, il “rumine mille pensées vagues et inquiétantes” avant de se rendormir. Le lendemain, dans une ambiance joyeuse, il reprend sa route, et monte sur une crête, d'où il découvre “une immense ville, hérissée d'une multitude de tours et de grands ouvrages d'art”. Après avoir traversé “une région de vergers”, il atteint les remparts de la ville, évite la “grande porte”, et se présente à un “petit porche ouvert”, surmonté d'un écu, où l'accueille un gardien-interprète bienveillant, qui vérifie qu'il est bien muni d'un “zen”, et l'adresse à des membres de sa famille, aux fins d'hospitalité. Ses hôtes lui apprennent qu'il est “arrivé juste à point pour les fêtes de la Grande Semaine” (p 31).

Christian Rosencreutz, vieil homme retiré dans un ermitage, où il vit dans l'humilité et la méditation, reçoit la veille de Pâques la visite d'une belle jeune femme porteuse d'une trompette d'or où se lit un nom secret, et d'une invitation à des noces royales, qu'il avait depuis “si longtemps appelées de tous ses vœux” mais dont il appréhende les périls. Il fait un songe pénible au cours duquel lui est remise “une pièce d'or, à la fois monnaie et viatique”, portant trois lettres mystérieuses.

Réveillé en sursaut par une sonnerie de trompette, ce rêve l'obsède et ne cesse de le préoccuper. Mais le lendemain, "plein d'espoir, il quitte joyeusement sa cellule". Parvenu au sommet d'une montagne, il aperçoit "un beau portail absolument royal", porteur de figures et d'inscriptions. Un aimable gardien lui demande sa lettre d'invitation, lui remet un signe d'or, et l'envoie, par une route "plantée de beaux arbres aux fruits divers" et muni d'une nouvelle lettre, au gardien de la deuxième enceinte. Celui-ci lui remet un autre insigne, et lui conseille de se hâter vers la troisième porte, celle du château – le narrateur des *Portes Dauphines* franchit aussi trois portes : la Porte Dauphine elle-même, le pont, et le porche de la cité ...



Speculum veritatis, manuscrit, Bibliothèque du Vatican : à droite, Cadmus perce de sa lance le serpent et le cloue sur le vieux chêne.

Le début des deux œuvres est tout à fait semblable ; la seule différence importante, entre l'âge de Christian et celui du narrateur, est compensée par les études auxquelles celui-ci s'est livré. Le texte de Carrouges est truffé de termes empruntés au vocabulaire alchimique : l'*arbre sec* désigne les métaux morts qu'il convient de "réincruer", le *chêne* un aspect de la "matière première", le *coq* est un symbole mercuriel, les *chevaux* sont de bon augure parce qu'ils évoquent la cabale, langage particulier aux "philosophes par le feu", dont le narrateur partage l'anonymat.

La marche guidée par la Grande Ourse, la révélation d'un nom secret, la traversée du pont sont des *topoi* majeurs de la littérature alchimique ou, plus largement, ésotérique. Si le narrateur "apprend avec plaisir" que ce pont est nommé *pont de Cadmus*, c'est parce que Cadmus est assimilé à l'Alchimiste, au cours des opérations du "premier œuvre". Quant à la semaine de Pâques et à la Grande Semaine, elles correspondent à l'*Hebdomas hebdomadum*, la "Semaine des semaines" des traités classiques, au cours de laquelle a lieu la "grande coction".

L'inconnue dont la lanterne s'allume et disparaît tour à tour est aussi présente dans les *Noces*, à la deuxième journée, sous l'aspect d'une "belle vierge vêtue de bleu, (munie) d'une magnifique torche", qui allume et éteint alternativement les lumières qui guident Christian. On apprend, durant la troisième journée, qu'elle se nomme *Alchimia*. Elle figure – comme Cadmus – sur l'une des gravures de l'*Atalanta fugiens* de Michael Maier (1618).

Sans poursuivre davantage l'étude des ressemblances entre le récit de Carrouges et celui d'Andreae, observons encore quelques points communs.

Dans les deux œuvres, l'allégresse du merveilleux alterne avec un vif sentiment de menace latente ; Christian, comme le narrateur, sont l'objet d'épreuves, empreintes de cruauté, mais qui se révèlent finalement bénignes, et de moqueries dues, à leur ignorance des usages. Dans chacun des récits, il y a pourtant des victimes, exécutées après la scène de jugement dans la troisième journée des *Noces*, ou tuées par les tirs qui accompagnent le jeu de l'oie décidant pour un an du gouvernement de la Tétrapole



Atalanta fugiens, emblème XLII : « Que la nature soit ton guide, que ton art /
La suive pas à pas ; tu t'égares loin d'elle »

Les deux fictions se déroulent dans une ambiance musicale et sont ponctuées de banquets animés par de nombreuses jeunes femmes d'humeur espiègle, qui se plaisent à séduire les hommes qui y participent, telles "les charmantes blanchisseuses occupées à laver de très belles étoffes" (p 226), et se livrent donc au *travail des femmes* cher à Salomon Trismosin. Au cours de ces festivités, sont représentés un opéra intitulé *Zimzoum* ("loi de toute création, mais aussi de toute créature"), dans les *Portes Dauphines*, et une *comédie* mettant en scène les fiancés royaux (mise en abyme de leur exécution et de leur résurrection), dans les *Noces Chymiques*.

La quête de Christian Rosencreuz échoue : ayant contemplé la nudité de Vénus (cinquième journée), il ne pourra assister aux Noces, mais est autorisé à "retourner dans sa patrie" au terme de la septième et dernière journée. Le récit des *Portes Dauphines* s'achève aussi sur l'échec du narrateur, mais le troisième jour ; lui aussi, entré dans "la construction cubique et noire" du parvis d'Elie, et se pensant prêt à "soulever tous les voiles", contemple à découvert une statue que découvre pour lui Chen Tao, bien qu'il estime le moment prématuré :

Sa main souleva la grande draperie. Dans la pénombre elle déploya de somptueux reflets d'or vert et je vis

JUDITH

D'une main, la statue tenait un glaive; de l'autre, la tête d'Holopherne (p 216).

Sur le plan alchimique, tout ceci est parfaitement cohérent. Dans ses *Demeures philosophales*, à propos du Manoir de la Salamandre à Lisieux, Fulcanelli précise que

... notre pierre noire, couverte de haillons, est souillée de tant d'impuretés qu'il est fort difficile de l'en débarrasser complètement. (...) Notre rocher laisse d'abord couler une onde obscure (...). Cette eau, qui a pour symbole le corbeau, ne peut être lavée et blanchie que par le moyen du feu. Et c'est là ce que les philosophes nous donnent à entendre lorsqu'ils recommandent à l'artiste de lui *couper la tête*.

La tête du corbeau est équivalente à celle d'Holopherne, ou à celle du Maure des *Noces Chymiques* et de bien d'autres traités. Ce thème avait déjà retenu l'attention d'André Breton, qui y fait allusion dans *Arcane 17*. Le parvis d'Elie s'ouvre sur le fleuve, et Véronique apparaît, son voile fleuri d'une *violette*, dont la couleur marque l'accord des deux principes, soufre et mercure. Elle tend en vain la chaîne de sa barque au narrateur qui ne peut la saisir. Alors explose un globe de foudre.



Le travail des femmes. Salomon Trismosin, *La Toyson d'or* : "Ce grave labeur est fort à propos comparé pour sa pureté et candeur admirables, au travail ordinaire des femmes, c'est-à-dire au lavoir, qui a cette propriété de rendre infiniment blanc ce qui paraissait sale et plein d'ordures".

Il semble pourtant que la quête puisse reprendre, avec plus d'âpreté, dans le désert qui s'étend au nord de la Tétrapole et où Véronique a précédé le narrateur : "La barque glissait lentement sur les eaux. (...) le rouge-gorge voleta doucement dans notre direction ; il tenait dans son bec une violette et la laissa tomber dans ma main. Alors il fila comme une flèche, à tire d'ailes, vers le désert".

Là est votre chemin, dit Chen Tao. C'est la route de ce que nous nommons toison d'or. (...) Il faut plus de sept fois sept ans pour faire reverdir l'arbre sec et mûrir le fruit d'or. (...) La toison solaire ne peut être touchée que par des mains d'or. L'image véritable ne peut être atteinte que par un corps véritable. Son visage brûle comme le feu et son voile ne peut être retiré avant que sonne l'heure marquée au zodiaque.

Je regardai alors la jonchée de pierres noires, dans le désert, par devant les arides montagnes qui barraient l'horizon septentrional. Mon cœur fondait en songeant aux délices de la Tétrapole, mais il débordait d'une merveilleuse espérance.

Si *Les Portes Dauphines* se closent sur cet espoir, c'est grâce à la puissance médiatrice de la femme, qui avait fait l'objet d'une étude fondamentale de Michel Carrouges, *Les pouvoirs de la femme selon Nerval et Breton*, paru en 1948 dans les *Cahiers du Sud*.

Il se peut que le romancier ait songé à donner une suite à son livre, où la recherche amoureuse de Véronique se serait poursuivie, où il aurait décrit les quartiers chinois et français de la Tétrapole, et où il aurait conclu l'intrigue secondaire du mariage de Luisa (il s'agit de fausses noces, arrangées contre la volonté de la jeune femme par la Compagnie).

*
* *

Les connaissances alchimiques très étendues de Michel Carrouges n'ont pas échappé à Eugène Canseliet, qui, dans son introduction à *Frère Basile Valentin, Les douze clefs de la Philosophie* (Editions de Minuit, Paris, 1956) reproduit la dédicace de son exemplaire des *Portes Dauphines* : “*Ubi regina, ibi janua*. Où est la reine, là est la porte” et commente : “Fort singulier roman, qui se montre corollaire du brillant essai du même auteur, *Les Machines Célibataires*, qui renouvelle singulièrement, au diapason de notre époque, la manière ancienne des ouvrages à clef”.

L'envoi des *Machines Célibataires* fut le début de relations constantes, documentées par les lettres de Canseliet, dont la première fut postée le 30 juin 1954 :

Avec beaucoup de plaisir j'ai reçu votre beau livre *Les Machines Célibataires*, dont souligne encore la linéaire solidité, l'envoi aimable, écrit à mon intention, sur la page de garde.

Etude féconde où se succèdent des noms à la fois chers et familiers, étude magistrale, sans que je force en rien l'épithète, puisque m'apparaît comme un réel *tour de force* que soit aussi profondément analysé *le mythe*, sous son expression à coup sûr la plus abstruse.

(...) Merci donc, cher Monsieur, merci mille fois, et veuillez accepter l'expression de mes sentiments depuis longtemps déjà bien sympathiques, depuis que mon cher Alleau, de loin en loin, me parle de vous.

René Alleau, qui vivait à l'époque en Afrique, était en effet, depuis l'automne 1948, en correspondance avec Michel Carrouges. C'est par l'intermédiaire de ce dernier que Maurice Fourré, fortement impressionné par ses *Aspects de l'Alchimie traditionnelle*, prit contact avec lui, durant l'été 1953, et l'invita ensuite à ses anniversaires.

Dans *Le Courrier de l'Ouest* du 28 juin 1955, Nicole Pineau note que René Alleau assistait la veille, avec Michel Butor, Georges Borgeaud, Louis-Paul Guigues et Aimé Patri, au repas organisé pour les 79 ans de Fourré et présidé par Carrouges, "dans un hôtel du boulevard du Montparnasse, à deux pas de celui qui inspira le Rose-Hôtel".

Restant attentif aux publications de Michel Carrouges, Eugène Canseliet signala dans *La Tour Saint-Jacques* de mars-avril 1957 sa "saisissante pénétration", à propos de son article *Alchimie aujourd'hui* paru en janvier dans *La Table Ronde*. Son compte-rendu des *Grands-Pères prodiges* dans *La Tour Saint-Jacques* de juillet-décembre 1957 est très favorable ; il y qualifie *Les Machines Célibataires* d' "ouvrage de haute métaphysique surréaliste et de transcendantale alchimie". Sa lettre de remerciements pour l'envoi des *Grands-Pères* montre qu'il en a bien perçu le côté "roman pour adolescents", puisqu'il se propose de le faire lire à sa fille Isabelle, dont il fera, écrit-il, "les délices".

Cette lettre sera l'occasion de leur première entrevue, le 19 juin 1957, à la Bibliothèque Nationale. Bien que leur correspondance, leurs envois de livres et les compte-rendus réciproques de leurs publications se soient régulièrement poursuivis (Eugène Canseliet chroniquera *Le Père Jacques*, *Foucauld devant l'Afrique du Nord*, et *Kafka contre Kafka*, et Michel Carrouges, en 1960, la réédition du *Mystère des Cathédrales*), cette rencontre resta la seule, jusqu'en 1964 : Eugène Canseliet, qui demeurait à Savignies, dans l'Oise, était surchargé d'occupations diverses lorsqu'il venait à Paris. Un déjeuner chez les Carrouges réunit enfin les deux amis, le 7 avril 1964. L'auteur des *Machines Célibataires* résuma leur conversation en quelques notes rapides, riches d'informations biographiques et de réflexions *philosophiques*.

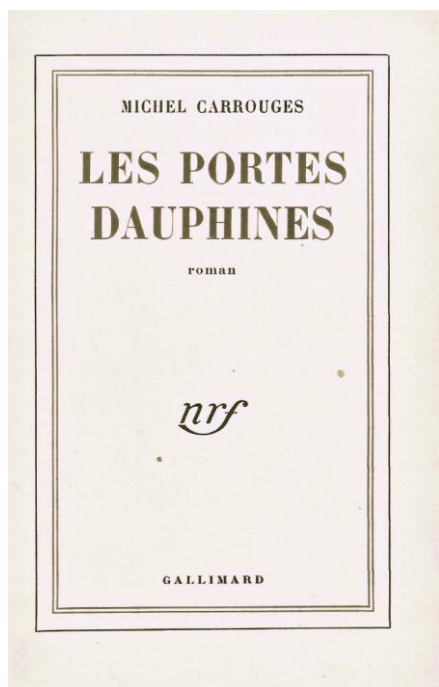
La dernière lettre connue de Canseliet à Carrouges date de février 1968. Il lui fait part du grave accident de voiture dont il avait été victime en septembre 1967, ainsi que sa femme, deux de ses filles et son gendre, puis l'entretient d'une émission télévisée sur Nicolas Flamel à laquelle il a participé - "Plus de deux heures de plateau, qui se résumèrent à 25 minutes, au plus, sur le petit écran, dans l'escamotage du principal".

Il précise enfin à son correspondant, toujours passionné par les OVNI depuis son livre de 1963, *Les apparitions de martiens*, où il abordait le sujet sous l'angle sociologique, "n'avoir rien su de cette *soucoupe* qui aurait été vue près de Beauvais" (mais, d'après les notes du 7 avril 1964, il lui avait dit "en avoir vu une à la longue-vue, avec sa famille, vers 1954"). (3)

Eugène Canseliet tint toujours en très haute estime les analyses et les intuitions de son correspondant. Dans son admirable commentaire du *Mutus Liber*² (1967), à propos de la "stérile routine" qui incite à ignorer l'interprétation alchimique du décor des églises médiévales, il emprunta à l'article *Le sismographe surréaliste*, de "notre ami cher, Michel Carrouges", une phrase qui prend valeur d'axiome et sur laquelle nous concluons :

Le symbolisme ne se laisse pas cantonner, il est universel ou il n'est pas.

J. Simonelli



² Le *Mutus Liber* ("Livre muet") est une suite d'images alchimiques publiée à la Rochelle en 1677 (réédition chez Jean-Jacques Pauvert, Paris, 1967, avec l'introduction et les commentaires d'Eugène Canseliet, in-4°, 140 pages).

NOTES

(1) Il n'est pas possible de décrire ici tous les édifices, pas plus que le fonctionnement de la Tétrapole. Disons seulement que parmi les quatre statues du quartier italien figure celle de Charles le Téméraire, qui passe pour le fondateur de la ville, et rappelons qu'il fut Grand Maître de l'Ordre de la Toison d'or, dont les implications hermétiques sont bien connues. Un autre groupe de sculptures, celles-ci animées, montre l'Oiseau Roc et son oeuf rempli de matière cosmique, dont Sindbad semble vouloir fendre la coquille à l'aide d'un coutelas, et évoque à coup sûr la huitième gravure de l'*Atalanta fugiens* où l'alchimiste s'apprête à frapper d'une épée l'oeuf philosophique, "non pour qu'il soit détruit et périsse, mais pour qu'il reçoive la vie et croisse", commente Michael Maier.

Le pouvoir en Tétrapole est partagé entre quatre factions concurrentes, le conseil municipal au pouvoir anodin, la Compagnie Générale de Cybergénétique, qui règne sans promulguer de lois et applique des règlements incontrôlés, et deux pouvoirs rivaux, mystérieux, celui du Nain jaune, qui est aussi nommé Docteur Jonas (anagramme de Jason, chef des Argonautes) et est commandeur de la toison d'or, et celui de la reine Judith, qui "s'intéresse à la trajectoire" du narrateur. Ces pouvoirs correspondent aux quatre éléments. La Compagnie "n'a juridiction que sur l'élément terrestre" (p 96), la reine domine les airs, le Nain jaune (voir le conte de Mme d'Aulnoy où les murs de son château sont faits d'acier brûlant) paraît lié au feu, et le conseil à l'eau. Pendant la course annuelle du jeu de l'oie, un pylone de couleur rose est attribué à la Compagnie, celui du Nain jaune est noir, celui du conseil bleu ciel, et la couleur verte représente la reine.

Les artisans de la venue du narrateur en Tétrapole, le libraire Vespertino Soave et le philosophe Chen Tao, sont respectivement liés au nain jaune et à la reine Judith. Le nom du libraire fait allusion à la *cognitio vespertina*, connaissance de la réalité manifestée connue comme existant dans sa propre nature, moins parfaite mais non opposée à la *cognitio matutina*, qui est la connaissance des choses dans leur commencement absolu - notions familières à Michel Carrouges, lecteur des pères de l'église. Celui de Chen Tao, faute de connaître les caractères chinois qu'il transcrit, peut se traduire par *voie véritable*.

(2) 31.416 : Ce chiffre est égal à la valeur du nombre π arrondie à 4 décimales et multipliée par 10.000. Il renvoie au problème de la quadrature du cercle : construire un carré de même aire qu'un cercle donné, ce qui nécessite la construction à la règle et au compas de la racine carrée du nombre π .

Carrouges sur Fourré :

l'article du premier sur le *Rose-Hôtel*, du second

LA NUIT DU ROSE HÔTEL, par Maurice Fourré

La Nuit du Rose-Hôtel est un premier roman. Que son auteur fête dans la même saison ses soixante-quinze ans ne sera pas le moindre sujet de surprise. Le fait ne vaut, d'ailleurs, d'être signalé que parce qu'il s'agit d'une œuvre tout à fait extraordinaire, et douée d'une incroyable verdeur.

Dès les premières lignes, nous sommes emportés dans le plus insolite des univers romanesques. Devant le cercle immobile des "Ambassadeurs" réunis dans le salon du Rose-Hôtel, quelque part à Montparnasse, l'ombre d'une femme se projette sur le damier du corridor, sans qu'elle ose entrer. Par le truchement de Vespasien, le premier valet, commence un étrange dialogue, résonnant d'une grande rumeur d'angoisse et d'attente. Tout est déjà noué sans qu'on puisse encore deviner le secret de ce qui se trame. Un puissant projecteur révèle au fur et à mesure visages et gestes d'une foule de personnages, tandis que peu à peu se déploie un immense théâtre d'ombres où transparaissent par intervalles les paysages de la Loire et les somptueuses couleurs des îles d'Océanie.

Autant il semble nécessaire d'évoquer ainsi quelque chose de l'étrange climat qui, d'emblée, saisit le lecteur, autant il est impossible de résumer la suite de l'histoire. Ce serait priver chacun du premier plaisir de cheminer à travers un champ de surprises.

Peut-être faut-il, quand même, indiquer au lecteur pressé de saisir le fil que la trame du récit est bâtie sur l'histoire de Rosine, dite Kiki, nièce de Rose et fille de Blanche, laquelle enfanta Rosine des œuvres de Léopold, le perpétuel voyageur, que Blanche quitta ensuite pour suivre Désiré Butin, dit Beau-Désir, le propre mari de Rose.

Ce n'est pas livrer de grands secrets. Chacun sait que les plus grandes œuvres ne sont point bâties sur des intrigues compliquées ni incroyables. Il n'existe pas tellement de "sujets", en fait de rapports humains, et ce n'est pas le sujet qui fait la grandeur d'une œuvre, mais la puissance de vision du créateur et l'animation qu'il insuffle à ses personnages.

C'est là que les dons de Maurice Fourré se déploient avec un art merveilleux. Comme dans les *Mille et une nuits*, une suite d'histoires viennent s'imbriquer dans l'histoire centrale de la famille disloquée de Rosine. Il faut renoncer, en ces quelques lignes, à évoquer le bizarre *curriculum vitae* de Nanavati, fils d'un Bengali et d'une Berrichonne, les amours de Monsieur Gouverneur avec la femme-tronc qu'un beau dompteur enlève, le dîner des masques, la danse inquiétante de Monsieur Gouverneur sur des ombres, la scène d'enfance où Jean-Pierre, dit le Dada, tire une flèche sur l'ombre de son oncle Léopold et lui perce le cœur, les souvenirs de Madame Rose, dame des lavabos, le rôle des valets, le surprenant problème de la Colonne Saint-Cornille et de son locataire fantôme dit Tonton-Coucou, la mort de la grand-mère, négresse, de Monsieur Gouverneur et celle de sa femme-tronc, l'étrange cérémonial de rites et de litanies qui se déroule dans le cercle des Ambassadeurs et, non moins, le très troublant scénario du Beau Train Bleu.

Roman bourdonnant d'allusions et de correspondances, roman d'une étonnante ampleur de vision qui se déroule sur tous les plans simultanément. Pendant que les Ambassadeurs font cercle autour de Rose et des jeunes amoureux, Nanavati, l'ermite quasi bouddhique en son sixième étage par-dessus les chambres de plaisir, est visible en même temps. Visible, aussi, Léopold, le perpétuel voyageur qui tourne autour de l'Équateur. Visibles encore, le mouvement des eaux et du métro sous Paris, la marche des astres dans le ciel, le miroitement de la Loire et les rivages de l'Amérique, à travers la marche des ombres qui *reviennent*.

L'appel du vapeur à aubes s'élève avec la marée du soir qui remonte l'estuaire de la Loire. Les beaux horizons couleur d'amande se cachent dans la fumée des aromates de la Perle des Antilles.

Le reflet des voiles blanches du grand trois-mâts du Nord qui répare sa voilure mêle sa caresse au rouge du soir dans la chambre de l'Île Feydeau. Les ailes blanches ont passé l'Équateur. Le jour meurt entre les murs blancs de l'hôpital civil de Montevideo.

On dirait que l'auteur accumule à plaisir les paradoxes pour les résoudre en se jouant. Toutes les puissances de la poésie sont conjuguées avec celles du roman.

Parfaitement réel, le monde du Rose-Hôtel n'en est pas moins fantastique. C'est la réalité la plus sévèrement banale qui s'avère elle-même étonnante. La poésie n'y ajoute rien, elle en ouvre les secrets. Autant cette poésie semble follement débridée, autant l'horlogerie du Rose-Hôtel est rigoureuse. Elle pivote comme un manège formé par les Ambassadeurs à sa base, et Nanavati à la cime, tandis que Léopold tourne sur les longitudes. Singulière machine que le récit ne rend visible que pendant la seule nuit du 21 juin, en laquelle tout vient se concentrer.

Plus singulier encore est le fait qu'en ce lieu où règne la plus exquise courtoisie on se demande quelle énigme de cruauté elle voile. Non que les "Ambassadeurs" soient vraiment hypocrites, mais leur passé suspect ronge une dernière fois leurs aspirations mystiques. Leur immense douceur tente de submerger l'amertume ancienne sans y parvenir. Leur raison n'a d'égale que leur folie. D'onctueuses douceurs répandues à profusion sembleront pâtisseries à qui ne sentira pas le mince filet de vinaigre qui en sourd. Car la qualité majeure du langage de Maurice Fourné est l'humour. Impossible de dire s'il est rose ou noir, il est à la fois très rose et très noir. Là réside le secret qui a permis à l'auteur d'exprimer sur un ton absolument neuf le spectacle des contradictions les plus violentes de la vie. Ex-champions de farce, les Ambassadeurs sont aussi inquiétants ermites et doux vampires. *Le Rose-Hôtel* est à la fois hilarant, atroce, et tendre.

Il échappe à toutes les catégories habituelles du roman. S'il ne ressemble pas plus à l'univers du roman russe qu'au climat du roman américain, il est impossible de le réduire à ce que l'on appelle habituellement le roman français. C'est un monde aussi à part que l'*Ulysse* de Joyce, ou *Le Temps retrouvé*.

Ici, tout est vu, dans les plus petits détails comme chez les primitifs ou chez le Douanier Rousseau, mais c'est que chacun d'eux, fût-ce le plus minime, rayonne par lui-même de sens et de beauté. Ainsi en va-t-il des plus furtifs, des plus invisibles mouvements de Vespasien s'approchant d'une balustrade d'odeur :

La tête de l'albinos a pivoté lentement sur sa mignonne rotule d'ivoire, vers trois pots de géranium qui barrent de leur parfum la fenêtre ouverte sur la cour intérieure.

Ou encore de Monsieur Gouverneur, doyen des Ambassadeurs, après qu'il vient d'opérer une danse inquiétante sur des ombres :

D'une main nostalgique, l'inégale Excellence écluse lentement les perles de son front, jalonné de veines souffrantes, et de l'autre fait tourner, au bout du fil de sécurité, son lorgnon, qui trace dans l'air une étincelante roue de cristal.

Ce n'est d'ailleurs pas le moindre paradoxe du *Rose-Hôtel* que la nature de son langage, toujours aussi éloigné du poncif que d'un "terrorisme" arbitraire dans les mots. C'est par là qu'il ne cesse d'allier la précision de la prose et l'irradiation poétique.

Si le genre du roman poétique est justement tenu en défiance par tant de lecteurs, c'est parce que trop souvent ses beautés poétiques ne sont qu'ornement surajouté qui pèse sur le cours du récit et engoncent dans un vêtement trop lourd et trop somptueux la vie de personnages inconsistants. Ici, au contraire, la beauté est un chemin, elle introduit au cœur du récit dans l'intimité la plus secrète des êtres vivants. C'est tout le destin de Jean-Pierre, surnommé le Dada, le malheureux amoureux de Rosine, qui est décrit réellement et symboliquement dans cette brève phrase :

Petit mousse des périples que je ne bouclerai jamais dans le voilier qui parfume de vanille le creux de la houle, je revois l'insaisissable voyageur accoudé au bord d'une fenêtre, cependant qu'une flèche empennée de rouge atteint à la hauteur de l'âme une ombre cristalline traversant les vergers.

C'est ici que peut-être on commencera à deviner qu'à travers tous les autres secrets du *Rose-Hôtel*, une ultime énigme d'une tout autre nature est cachée. Rien ne serait plus étouffant qu'une telle histoire dont la douceur et l'humeur soulignent l'atrocité, s'il n'y était introduit le suspens d'une enquête mystique. Quête sans figure et sans référence qu'une parole en exergue de Thérèse d'Avila.

Par là, il s'avère que l'extrême courtoisie qui règne au *Rose-Hôtel* n'est pas une feinte, mais l'apprentissage d'une qualité mystique de politesse singulièrement proche d'un certain type de la spiritualité chinoise. Libre à qui voudra d'y trouver une bizarrerie, il y a là autre chose qui se lie à l'indicible montée de l'aube finale, silencieux parvis de l'espérance.

Inaugurant la collection *Révélation*, choisie par André Breton, ce premier ouvrage en tient admirablement la redoutable promesse. Par la vibration dramatique du récit, par l'admirable nouveauté du langage, par la lucidité de la vision et par son ampleur, *La Nuit du Rose-Hôtel* est dans toute l'exigence du terme un roman *surréaliste*. La simple justice oblige à dire qu'elle est une des rares œuvres magistrales de notre temps.

Michel Carrouges
Monde Nouveau/Paru
n° 47, avril 1951

Note de la rédaction

Nous avons pu lire, dans la *Revue de la Méditerranée*, et dans *France-Asie* l'annonce d'une "Visite à Maurice Fourré, révélateur de la nuit rose". Mais contrairement à ces annonces, le texte n'est jamais paru dans le numéro d'août-septembre 1950. Dommage !

Fourré sur Carrouges

l'article du premier sur le *Père de Foucauld*,
explorateur mystique, du second.

Le *Courrier de l'Ouest*, en sa page du 20 décembre 1955 consacrée aux **Lectures pour le temps de Noël**, publia deux articles sur le livre de Michel Carrouges, *Le Père de Foucauld, explorateur mystique*, paru en 1954 aux éditions du Cerf. Cette biographie venait après quelques autres, dont la première, parue chez Plon en 1921, avait été commandée par Louis Massignon à ... René Bazin, cousin de Maurice Fourré.

Furent donc réunis sous un chapeau commun *L'explorateur mystique*, article dû à Maurice Fourré³, et une étude graphologique, *Le Saint à travers son écriture*, confiée au Dr René Resten, de Saumur, le tout voisinant avec *A Bethléem*, texte extrait de *Récit d'un voyage en Terre sainte*, par l'ineffable André Frossard, et accompagné d'un dessin qui ne l'est pas moins.

Fourré ne paraît pas très à l'aise, sauf dans la brève évocation de l'aimable village de Pruillé et de la Mayenne rêveuse. Il se borne ensuite à rapporter sa conversation avec un ami, puis à résumer au grand galop le livre chroniqué, et conclut sur une longue citation de Carrouges et du Père de Foucauld.

Il ne devait pas lui être facile de faire ainsi le grand écart entre

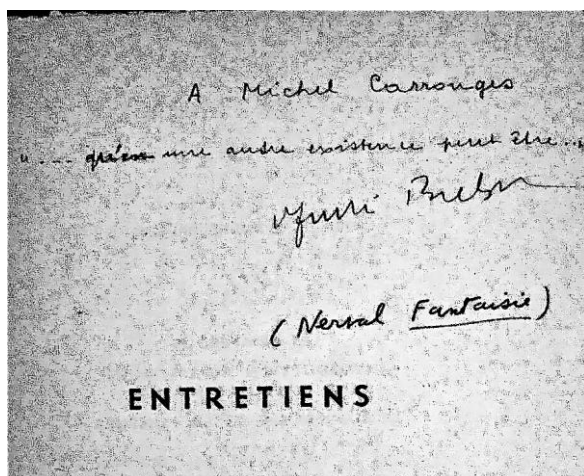
3

Beaux retours (et allers !) d'ascenseur : Carrouges a donné un brillant compte-rendu de *La Marraine du Sel* dans le *Courrier de l'Ouest* du 17 janvier 1956 (repris dans *Fleur de Lune* n° 3), donc quatre semaines après l'article sur Foucauld dont il avait bénéficié.

Le *Courrier de l'Ouest* du 2 juillet 1957 annoncera à grand fracas la parution des *Grands-Pères prodigues*, un roman de Carrouges inspiré par Fourré, et à lui dédié : photo de Carrouges en compagnie de Fourré, ainsi légendée : « Une exquise alliance d'expérience et de naïveté » (Les chants conjugués de l'innocence et de l'expérience en quelque sorte !), rappel de la dédicace du roman à Fourré, et enfin, article de Michel Poinot, qui avait souvent rencontré Fourré pour le *Courrier de l'Ouest*.

son statut de romancier surréaliste qui venait de répondre le 19 décembre à une lettre d'André Breton datée du 17 en lui annonçant l'envoi de *La Marraïne du Sel*, et l'aspect rassurant de notable angevin bien-pensant sous lequel le *Courrier de l'Ouest* le présentait systématiquement.

Son ami Carrouges, dont la position entre surréalisme et catholicisme n'était pas plus tenable, avait été exclu des réunions du groupe surréaliste quatre ans plus tôt, non à cause de la teneur de son *Cœur surréaliste*, que Breton tenait pour un "très beau texte", mais simplement parce qu'il avait paru dans les *Etudes carmélitaines*. On sait que Breton lui dédicaça ses *Entretiens* (1952) en des termes quelque peu nostalgiques, et lui accorda à nouveau, à titre personnel, sa confiance. Sa réponse au questionnaire de *L'art magique* (1957) fut publiée parmi celles "des poètes, des théoriciens non-dogmatiques et de quelques philosophes", que l'auteur de *Nadja* jugeait aptes à "esquisser une anthropologie générale", juste avant celle de Michel Butor, et celles des "ésotéristes", parmi lesquels René Alleau et Eugène Canseliet.



Celui-ci confia à *Atlantis* de mars-avril 1962 un compte-rendu bien plus fouillé que celui de Fourré, et très favorable, de *Foucauld devant l'Afrique du Nord*, autre version du livre de Carrouges : "Si nous avions mieux compris, voici cinquante années, les enseignements du Père

de Foucauld, si nous avions seulement prêté l'oreille à ses avertissements répétés, nous n'aurions pas à déplorer, maintenant, les conséquences tragiques de notre situation en Afrique musulmane. (...) Le livre de Michel Carrouges apparaît comme un essai de haute philosophie, en même temps qu'une contribution précieuse à l'étude de notre histoire contemporaine, ordinairement très mal connue."

Il semble qu'André Breton, dont Carrouges rappelait à Fourré ce qu'il nomme les "vieux préjugés antireligieux" (voir *Fleur de Lune* n° 33), n'ait fait impasse sur le catholicisme de certaines de ses relations, et de certains poètes, que dans deux cas précis : lorsque la religion était chez eux l'aspect exotérique d'une démarche initiatique – ce qui est le cas d'Eugène Canseliet, alchimiste ouvertement chrétien, dont *Medium* n°4 publia en janvier 1954 l'*Introduction aux Douze Clés de Philosophie* (soit les dix premières pages de sa préface au livre du bénédictin Basile Valentin), le cas aussi de Carrouges et de Fourré, dont Breton disait en 1949 : "il n'empêche qu'on ait tout à attendre de lui". Lorsque aussi ce catholicisme, exalté jusqu'à l'expérience mystique, aboutissait à une conquête poétique majeure, comme chez Germain Nouveau, ou - éloge inattendu du poète d'Auxerre - à "un pouvoir d'effusion que n'avait plus révélé la poésie féminine depuis Marie Noël" (*La grande entreprise de Mme Drouet*, texte à propos de Minou Drouet paru dans *Paris-Presse* ... **du 20 décembre 1955 !**)

Et le hasard objectif ne s'arrête pas là. Le *Figaro* du 26 janvier 1956 publia, signée de Jean Prasteau, la chronique suivante :

Maurice Fourré a-t-il rencontré sa muse chez Minou Drouet ?

C'est au Pouliguen, dans la maison de Minou Drouet, m'a dit Maurice Fourré, l'auteur de "La Nuit du Rose-Hôtel" , que j'ai découvert ma vocation poétique.

L'écrivain de quatre-vingts ans, découvert voici quelques années par André Breton, a, en effet, vécu de longs mois dans la petite villa Le Nain Jaune. Et c'est par hasard qu'il y découvrit un étrange roman italien, dont le héros, un prisonnier, était amoureux d'une rose, ouvrage qui le marqua profondément.

La demeure voisine était alors habitée par un vieil homme qui ressemblait à Sainte-Beuve : Biré, l'annotateur de l'œuvre de Chateaubriand ...

Le Nain Jaune, comme dans le roman de Michel Carrouges ... et Minou Drouet se prénommaient **Marie-Noëlle** ...

J. S.



Le village de Pruillé (Maine-et-Loire)

LE PÈRE DE FOUCAULD, EXPLORATEUR MYSTIQUE

par Maurice Fourré

Charles de Foucauld continue à attirer l'attention comme l'une des personnalités les plus fortes et aussi les plus mystérieuses d'un temps où l'héroïsme et même la sainteté sont pourtant moins exceptionnels qu'on ne pense. (....)

Aussi, pour notre part, avons-nous préféré demander à notre éminent ami Maurice Fourré (dont La Marraine du Sel qui vient de paraître, a un accent mystique que l'humour de l'auteur ne parvient pas à dissimuler) de nous parler du très beau livre que son ami Michel Carrouges a consacré à l'apôtre des Touaregs.

– "Le père de Foucauld, explorateur mystique, œuvre de notre ami Michel Carrouges, est un grand et beau livre. Je l'ai lu deux fois passionnément. Relisez-le également, m'avait-on dit. Puis vous viendrez passer un dimanche complet avec moi, dans ma petite campagne. Nous en parlerons tous les deux au bord de la Mayenne ..."

Un matin d'octobre, sous un ciel purifié de ses vapeurs d'automne par une pluie nocturne, j'apparaissais sur les hauteurs de Pruillé, qui couronnent la vallée d'or bleuté où déroule sa rêveuse élégance le bel affluent de la Maine.

Le livre maître de Carrouges sous le bras, mon compagnon m'attendait, près du clocher d'ardoises qu'illuminait la familiarité grandiose d'une touche solaire.

– "Nous avons deux heures franches avant que ne sonne la cloche du dimanche. Puis l'après-midi presque tout entière nous appartiendra", dit-il, "pour exprimer nos idées mutuelles, soit en marchant depuis la crête des coteaux jusqu'à l'eau, soit dans la maison ouverte à la lumière, ou dans les allées de notre verger".

L'inoubliable causerie était commencée.

*
* *

Le Père de Foucauld, explorateur mystique ...

"Passons outre rapidement à l'intérêt bouleversant de cette narration, menée avec une résolution formelle et un dessèchement, un effacement de soi-même devant les êtres et les conjonctures de l'évènement qui atteignent et dépassent la perfection ascétique d'un écrivain, disait mon interlocuteur. Ce noble livre de Carrouges, qui est un livre de foi, sera lu comme un roman. Qu'importe ! ... C'est l'épopée passionnée de la mystique et du martyre. C'est l'immense aventure, divinement contagieuse, de l'esprit, du courage et de la charité. L'âme du héros mystique conduit, à travers les embûches colorées d'un univers malheureux, aimable ou menaçant, le corps intrépide, vers la gloire d'une fin d'humilité et de mort acceptée. Chaque page apporte son mouvement en avant ou sa halte cellulaire. L'ombre claustrale offre son sourire intérieur, et la marche à travers le monde, avec son chapelet de gouttes sanglantes et sa chaîne d'espoir. Puis tout s'apaise dans la limpidité infinie de la Foi ..."

Nous nous sommes tus tous les deux.

À travers le livre de Michel Carrouges, la vie de Charles de Foucauld passait devant nous.

-

Après plusieurs années d'exploration courageuse au Maroc, alors presque inconnu, d'où il rapporta la connaissance du monde musulman, de Foucauld, ayant quitté la vie militaire, rencontra l'inéluctable renouvellement de sa foi.

La constante alternance du mouvement et de l'immobilité allait de plus en plus marquer son âme ascétique et sa vie bouleversée de détours et d'envols définitifs.

Traversant d'ouest en est la Méditerranée pour sa croisade solitaire en direction des cisterciens établis dans les premières terres asiatiques, il allait frapper à la porte des Trappes de Notre-Dame du Sacré-Cœur en Syrie du Nord, et de Notre-Dame de Nazareth, occupée par un monastère de Trappistines dans la Palestine.

Déjà le Père de Foucauld avait été instruit de la vie monacale. Il avait séjourné dans la clôture de Notre-Dame des Neiges, comme postulant. Vivant la vie cénobitique, à l'ombre des murs de Notre-Dame de Nazareth, à la disposition des malheureux, il allait retrouver, parmi les chrétiens qui venaient, l'encerclement profond du monde musulman.

Il avait déjà compris, parmi les extrêmes acceptations de la règle de solitude et de renoncement, que l'isolement et l'éloignement des êtres ne comblaient pas tout l'élan de son âme mystique, avide de contacts extérieurs, de prosélytisme, de risque et d'action.

La mort l'appelait, ou plutôt, il avait été touché par les invitations suprêmes du sacrifice. Il suivait la voie divine.

Déjà, il a retrouvé l'Afrique ...

Le destin du père de Foucauld était tracé.

Michel Carrouges écrit :

Le Père de Foucauld est l'homme des frontières. À Béni-Abbès, il est à la lisière de l'Algérie et du Maroc. Il est entre les Français et les Arabes, entre les chrétiens et les musulmans. Il vient vivre en ermite, en ermite qui demeure toujours le plus possible enfermé dans une clôture, mais qui tient toujours ouvert le seuil de son ermitage afin d'accueillir quiconque veut le voir et a besoin de lui. Entre Dieu présent dans le mystère de la solitude et le Christ présent dans le mystère du prochain quel qu'il soit, le père n'imagine nulle opposition.

De même, ce qu'il choisit comme résidence, c'est une solitude, mais proche de l'oasis. À cinq cent mètres de Béni-Abbès, dans la Hamada, l'aride et brûlant plateau de pierre, il y a une légère dépression du sol. C'est là qu'il établit sa demeure. Placée à mi-pente du ravin, elle sera seule en plein soleil, au milieu du silence et des pierres. De là il ne verra ni les créneaux du bordj, ni les palmes de l'oasis, mais seulement le cap des dunes, la Hamada à perte de vue, et la proche arête du plateau qui se découpe durement sur le ciel du côté de Béni-Abbès ...

-

Le Père de Foucauld écrivait à son ami trappiste le Père Jérôme :

Il faut passer par le désert et y séjourner pour y recevoir la grâce de Dieu : c'est là qu'on se vide, qu'on chasse de soi tout ce qui n'est pas Dieu, et qu'on vide complètement cette maison de notre âme pour laisser toute la place à Dieu seul. Les Hébreux ont passé par le désert, Moïse y a vécu avant de recevoir sa mission, Saint Paul, Saint Jean Chrysostome se sont aussi préparés au désert ... C'est un temps de grâce, c'est une période par laquelle toute âme qui veut porter des fruits doit nécessairement passer. Il lui faut ce silence, ce recueillement, cet oubli de tout le créé au milieu desquels Dieu établit son règne, et forme en elle l'esprit intérieur ... Montez plus haut : regardez Saint Jean Baptiste, regardez notre Seigneur. Notre Seigneur n'en avait pas besoin, mais il a voulu nous donner l'exemple.

Le Courrier de l'Ouest

"Lectures pour le temps de Noël"

20 décembre 1955



QUELQUES ÉLOQUENTES CITATIONS

où notre “surréaliste” montre le bout de son nez

À force de nous pencher, avec Maurice Fourré, sur la biographie de Charles de Foucauld par Carrouges, nous avons relevé quelques citations qui nous ont paru susceptibles d'éclairer le lien surréalisme/mysticisme : un chemin que Fourré, autant que Carrouges, parcourait volontiers.

Lorsque les phrases sont en italiques, c'est nous qui soulignons (NdR)

« 1873. L'irréligion bat son plein. C'est le temps de Berthelot, Renan, Taine, Anatole France, *celui de Nietzsche, Marx et Rimbaud*. Incrédules bourgeois et prophètes du *prométhéisme athée* combattent la religion sur tous les fronts. L'un prétend qu'il n'y a plus de mystères, l'autre s'attache à ruiner l'Évangile mot par mot, un autre assure que vices et vertus ne sont que produits physiologiques, tel autre ne voit dans la religion qu'un fantôme secrété par une mauvaise organisation sociale... » (p.15, chapitre I : “*Les délices de la chambre 82*”).»

« C'est avec dérision depuis Hegel qu'on parle des *belles âmes*. Mais Hegel n'en décrit que les caricatures : celles qui se refusent à leur destin, se noient dans une vague subjectivité et dont la fallacieuse lumière s'évanouit « comme une vapeur sans forme qui se dissout dans l'air ». (p.83, chapitre III : “*La divine révolte*”).»

« *UNE FERME À LA JULES VERNE* » (p. 103, titre du chapitre IX)

« Vingt ans plus tard, au lendemain de la première guerre mondiale [sic], Franz Kafka rêvera aussi d'une communauté ouvrière de non-possédants volontaires. À l'opposé de la Congrégation des Petits-Frères, elle n'est en rien une communauté religieuse, du moins au sens confessionnel de ce mot. Mais Kafka rêve aussi d'hommes qui décident de ne rien posséder, sinon l'habillement le plus simple, leurs outils, des livres et quelques vivres, de n'assurer l'existence que par le travail, au prix du salaire minimum, et de ne rien manger que le strict nécessaire, la nourriture des plus pauvres. Ces hommes donneront tous leurs biens pour la construction d'asiles et d'hôpitaux ; ils se feront éducateurs “dans des régions reculées, dans les maisons des pauvres, là où l'on peut aider.” (p. 121, chap. X, *La Maison de l'ouvrier*). »

« À ce moment, Charles de Foucauld est à cent lieues de toute gloire, même monastique. Parce qu'il marche le plus étroitement qu'il peut sur les pas du Christ méprisé et injurié, il est tout près d'un autre serviteur de Jésus : saint Benoît Labre, le grand vagabond heureux d'exciter la répugnance des hommes et d'entendre courir sur son compte des bruits injurieux. *Mais par quel mystère ignore-t-il [!] qu'en ces mêmes années, un autre vagabond court lui aussi vers le Christ en suivant les traces de Benoît Labre ? En 1891, sortant de Bicêtre, Germain Nouveau, le poète, l'ami de Rimbaud et de Verlaine, s'est fait mendiant, il a couché sous les ponts de Paris. Un peu plus tard, tandis que Frère Charles partait pour Nazareth, Germain Nouveau commençait ses grands pèlerinages, vers la Sainte-Baume, Rome, Saint-Jacques de Compostelle. En 1909, le poète Germain Nouveau mendiera sous le porche de la cathédrale d'Aix ; en 1910, il ira vivre en clochard à Pourrières, son village natal, jusqu'à ce qu'il meure seul et misérable, à soixante-huit ans, pendant la Pâques de 1920.*

« L'un et l'autre, Foucauld et Nouveau ont été dévorés du même désir : la passion de la dérision et de la pauvreté, l'espoir de faire partager leur passion, d'arracher quelques êtres au sordide luxe de la "belle époque" et de partir avec eux dans les solitudes.

L'énigme de Foucauld à Nazareth, nul n'aurait mieux su la comprendre que Germain Nouveau.

Mais le bonheur de se rencontrer, ils n'ont pu le connaître que de l'autre côté de cette vie, dans le royaume de Dieu. Leur partage ici-bas, ce fut seulement la solitude. » (p. 134, chap. XI, *Le Pôle de Nazareth*).

« Il y a parfois un ton "paternaliste" dans la manière dont Frère Charles parle des colonies et des indigènes. Il n'a cependant rien de commun avec ce qu'on appelle ordinairement de ce nom. Car si le Père a tué l'ambition pour lui, il demande toujours plus pour les autres. Son "paternalisme" compte plus de devoirs que de droits : il n'hésite pas à *se renverser dialectiquement* [c'est nous qui soulignons] en son contraire pour être conséquent avec lui-même, car il ne peut exprimer qu'un moment de transition. C'est bien ce qu'écrit le Père lui-même lorsqu'il rédige dans son Directoire les principes de la confrérie qu'il a fondée, pour travailler non pas seulement aux conversions et à la charité, mais aussi aux œuvres de justice :

« *Un peuple, écrit-il, a envers ses colonies les devoirs des parents envers leurs enfants : les rendre, par l'éducation et l'instruction, égaux ou supérieurs à ce qu'ils sont eux-mêmes.* » (p. 259, chap. XXII, *Sur la montagne de l'Asekrem*). »

REPENTIR

Un dernier mot sur Carrouges/Ch. de Foucauld

Au moment de mettre sous presse, nous ne résistons pas au plaisir de verser à tout ce dossier une dernière pièce, dénichée parmi les notices d'un catalogue de vente d'autographes précieux, Autographes des siècles. Qu'aurait pu donner un film de Luis Buñuel sur le Père de Foucauld, scénario de Michel Carrouges ? La question reste ouverte.

15. Luis BUNUEL (1900-1983)

Lettre dactylographiée signée à l'écrivain Michel Carrouges.

Une page in-4° avec enveloppe.

Intéressante lettre de Buñuel souhaitant quitter le cinéma.

Mexico. 7 juillet 1970

Cher Monsieur Carrouges,

Si vous voulez bien le croire, votre lettre

du 16 avril je viens de la recevoir il y a seulement quelques jours.

C'est Monsieur Jean Claude Carrière qui m'a apporté toute la correspondance que j'avais chez mon agent Mademoiselle Micheline Rozan depuis le mois de janvier. Je m'excuse tout de même de mon retard à vous répondre.

Je suis chaque jour plus décidé à quitter toute activité cinématographique. J'ai même un contrat en cours que je tâche d'annuler et je crois pouvoir y réussir.

Dans ces conditions je ne m'arrête même pas à considérer votre très intéressante proposition, et je dis cela malgré que je connais très superficiellement la vie de Foucauld.

Je vous prie de croire, cher Monsieur Carrouges, à l'expression de mes sentiments amicaux.

Luis Buñuel.

Nous savons que Buñuel n'appliqua point sa volonté de fuir le Cinéma, puisque durant les années 70, il fut le réalisateur de quatre films : *Tristana*, *Le charme discret de la bourgeoisie*, *Le Fantôme de la liberté* et sa dernière œuvre, *Cet obscur objet du désir*.

2. 500 €

UN CAS ROUGE est SIGNALÉ

Dans son numéro 14, daté de janvier 1955, *Fiction*, “revue de l’Étrange, du Surnaturel et de l’Anticipation scientifique”, accueillait à son de trompe un nouvel auteur, Michel Carrouges,

Louis Couturier de son nom de famille, né à Poitiers en 1910 : après s’être adonné pendant de nombreuses années à des travaux juridiques, il travaille actuellement aux éditions du Cerf où il écrit surtout pour le magazine dominicain *Fêtes et saisons*, dont il est secrétaire de rédaction. Il est en même temps critique littéraire à *Monde Nouveau-Paru*.

Toujours selon *Fiction*, qui, en l’occurrence, n’ignore rien de la réalité des faits,

... ces différentes activités ne l’ont pas empêché de poursuivre depuis longtemps de nombreuses recherches du côté du surréalisme [...]. C’est, en tous cas, atteste la revue, un fait que l’auteur a toujours été passionné par toutes les formes du fantastique, depuis ses premières lectures de Jules Verne. C’est ainsi qu’il admire aussi les œuvres de Wells, de Bradbury ou de Lovecraft, et qu’il s’est mis lui-même à marcher sur leurs traces [...].

En parlant du surréalisme, conclut la notice d’introduction à son récit intitulé *Cache-nez de caoutchouc* (Atchoum ? NdR), Michel Carrouges note qu’il a représenté pour lui l’influence la plus déterminante. Il ne faut donc pas s’étonner si sa première nouvelle “de science-fiction” mêle deux genres a priori aussi étrangers l’un à l’autre. De cette union paradoxale entre S.-F. et surréalisme est né, en tous cas, un “style” insolite et séduisant.

Quant à savoir si “le surréalisme” constitue ou non un “genre littéraire” en bonne et due forme, ou s’il définirait plutôt, sinon un “style”, du moins, avec ou sans conformité à une doctrine rigoureuse, une “école” correspondant à l’état d’esprit révolutionnaire d’une génération, laissons-en la responsabilité à l’auteur anonyme de cette présentation avec les honneurs dus au rang de Carrouges, à une époque où certains “genres populaires”, comme le fantastique et la science-fiction, étaient encore avides de cautions “littéraires”.

Deux ans plus tard, en août 1958, dans son numéro 8, la bien nommée consœur de *Fiction*, *Satellite*, fait entendre un autre son de cloche sur l’auteur des *Jumeaux rétractiles* (!) :

Conquis par le surréalisme au cours de ses études, Michel Carrouges devint un certain temps chef du contentieux, par inadvertance, reconnaît-il.

« *Critique anti-littéraire* – c’est moi qui souligne –, il réunit Michel Butor, *Maurice Fourré* – c’est encore moi qui souligne – et quelques autres écrivains pour le premier numéro d’Hommage à Jules Verne en 1949 dans *Arts et Lettres*.

Après avoir écrits d’austères traités de philosophie mythique [sic], il scandalisa tous ses bons amis en publiant chez Plon, sans le moindre respect pour les tabous, même celui de la distinction des genres, son premier roman d’anticipation : *Les Grands-pères prodiges*. Récidive à prévoir.

Après avoir été “surréaliste sans le savoir”, voilà donc, sous l’égide de son mentor Carrouges, notre Fourré devenu, sans le vouloir, adepte de la science-fiction.

Alors, pourquoi pas chef d’école ... buissonnière ?

Vous voulez rire !

Justement ! Dans l’entourage de Carrouges, rire était bien ce qu’on voulait, à l’écart de la discipline “révolutionnaire” observée, en principe et par principe, chez les membres du “groupe de Breton”. Voilà pourquoi, chaque fois que c’était possible, on y accueillait avec ferveur la bonhomie communicative de Fourré, ce “grand bourgeois angevin”, familier des notables de sa région.

Encore une Chapelle séparée de l’Église surréaliste, dont (Butor en personne nous l’a rappelé de vive voix)⁴, la doctrine officielle proscrivait encore, dans la foulée de Valéry, le recours au roman au profit de la sacro-sainte poésie, ou, à la rigueur, de l’essai autobiographique, à condition toutefois qu’il ne soit pas *automatiquement* transformé en ... fiction : contre l’Invention prosaïque, l’Imagination poétique jouissait alors de tous les pouvoirs – sauf celui de se vendre au plus offrant.

Fiction pour ... *Fiction*, revenons au numéro 14 de la revue du même nom, qui, en surplus du *Cache-nez* de Carrouges, ne dédaigne pas de toucher au *Domaine féérique* illustré au même moment par le numéro spécial de la revue *Les Cahiers du Sud* :

⁴ Cf le film *Chez Fourré, l’Ange vint*, biographie de Fourré réalisée par mes soins, visible sur le site de l’AAMF et achetable en dvd au siège de l’Association. On y retrouvera une grande partie de l’interview accordée à cette occasion par Michel Butor, par ailleurs transcrite *verbatim* dans *Fleur de Lune* n° 21.

On peut considérer le conte de fées comme une des formes à l'état pur de la littérature fantastique. On peut aussi l'aimer simplement pour sa valeur poétique. Quoi qu'il en soit, il offre à l'exégèse une matière extrêmement riche. L'excellente revue *Les Cahiers du Sud* nous l'a prouvé dans son numéro du mois d'août, consacré en grande partie au "domaine féérique".

D'intéressants articles de Michel Carrouges, Louis-Paul Guigues, Michel Butor, René Alleau et Aimé Patri y étudient successivement le conte de fées sous son aspect psychologique et moral, social et magique, métaphysique et poétique.

Plutôt qu'à Carrouges lui-même, "psychanalyste des contes de fées" avant la lettre, c'est à Guigues – auteur de quelques beaux récits de ce "genre" (ou d'un autre) publiés chez Gallimard – que revenait, dans *Les Cahiers du Sud*, "l'esquisse d'un parallèle entre le conte de fée et la science-fiction", dont Fourré lui-même aurait volontiers fait son miel⁵ :

Notre âme est sans doute plus liée à la forêt, au château, à la rose, au roi, qu'aux tripodes et aux fusées. Le mystère à la Wells n'est qu'un aspect de notre ignorance devant certaines techniques ou pseudotechniques, le mystère des fables devient l'intuition de notre profondeur. L'un est véritablement mystère, l'autre n'est que secret de fabrication.

L'amateur de fusées me paraît moins exigeant que l'amateur de contes de fées. Que l'on fasse venir le merveilleux dans les machines interplanétaires, voilà qui m'afflige. L'espace intersidéral ? Ce n'est jamais qu'une charrette perfectionnée.

[...] Toutes les anticipations me semblent des démissions. Pressées de sauter par-dessus l'actuelle civilisation mécanique, leurs trajectoires étincelantes passent, avec trop de désinvolture, par-dessus l'homme.

Les récits de « science-fiction » remplacent aujourd'hui les récits d' « âme-fiction ».

Serait-ce, comme chez Carrouges, la calotte sacristaine qui, chez Guigues, traducteur (né à Gênes) de Catherine de Sienne, montre le bout de son *Cache-nez* ?

Relevons plutôt au passage l'homonymie partielle, suggérée par le second paragraphe de Guigues, entre "l'amateur de *fusées*" et "l'amateur de [contes de] *fées*".

⁵ Parmi ses fréquentations les plus assidues, le site consacré à Guigues (<http://www.louispauguigues.com/>) ne mentionne pas Fourré : à "grand méconnu", "grand méconnu" et demi !

Dans l'absolu, une *FUSÉE* ne serait-elle donc rien d'autre qu'une *FÉE* ... *USÉE*, ou, si l'on préfère, *utilisée* pour aller "dans la lune", ou se faire dorer au soleil ?

Et une *FOURRÉE* une *FÉE* ... *OUTRÉE* par le dévoilement subreptice de sa *FOURRURE* la plus intime ?

Comme en témoignent, par leur contrepèterie implicite, *Les Machines célibataires* – c'est toujours moi qui souligne – Carrouges, malgré ses stations au confessionnal, n'a jamais été indifférent, lui non plus, à l'(auto-)érotisme sous toutes ses formes⁶.

De façon paradoxale, c'est pourtant la réalité géographique du cadre planté par sa nouvelle qui, à la faveur d'une coïncidence significative, permet d'y retrouver ... Fourré.

Lisons plutôt :

C'était un jeudi après-midi. J'avais huit ans à cette époque et j'habitais Niort avec mes parents. Le temps était merveilleux et ma mère partit se promener, mais je n'avais pas fini mes devoirs et je fus condamné à garder la maison [...].

Et moi qui croyais que le petit Louis Couturier était bel et bien né à Poitiers, comme Fourré à Angers ! En fait, ils ont fait pareil : Fourré, auteur du *Triptyque des souvenirs enfantins* passait bel et bien ses vacances à Niort, chez ses grands-parents paternels, tout comme Carrouges chez ... les siens : à une génération près, ils auraient pu y jouer ensemble, à la faveur d'un paradoxe temporel tel que les affectionne l'auteur du *Cache-nez de caoutchouc*, auquel des jumelles chaussées à l'envers permettaient, enfant, de voir le monde autour de lui rapetisser à vue d'œil, y compris son prof, homme implacable, qui finit poignardé par un vampire.

Moralité : *TOUT HOMME BIEN PORTANT EST UN MALADE QUI S'Y...NIORT.*

Bruno Duval

⁶ Cf les *Machines célibataires*, de Carrouges, bien sûr, Paris, Arcanes, 1954

Comment j'ai publié Maurice Fourré

Le lecteur curieux finit toujours, quand il a un tant soit peu de chance ou d'opiniâtreté, par rencontrer sur sa route l'auteur qui aura tout fait, souvent sans le savoir, pour provoquer la curiosité. Ainsi en a-t-il été quand, sur les rayonnages d'une librairie amie, j'ai tiré vers moi le dos rose orné d'une tour phallique qui m'avait attiré l'œil par sa couleur peu commune rompant avec l'harmonie blanc-brunâtre du mur. Ce fut mon premier contact avec *La Nuit du Rose-Hôtel*. Un grand merci au passage à Pierre Faucheux qui conçut cette couverture attirante et me servit ainsi de truchement avec Maurice Fourré.

L'ouvrage était le premier volume de la collection Révélation qu'André Breton dirigeait chez Gallimard. Breton ne dut pas avoir beaucoup d'autres révélations après ce Rose-Hôtel car l'ouvrage passa du statut de premier volume de la collection à celui d'unique titre. Grâce toutefois lui soit rendue à la suite de Faucheux car cette publication fut à l'origine d'un enchantement de lecture chez moi. Le style si particulier de Maurice Fourré, fait de coruscances fin-de-siècle mêlées de poésies verslibristes, de dialogues au rasoir, de froides notations scénaristiques, de miniardises sournaises, d'afféteries calculées et de noirceur brochant sur le tout avait fait une conquête de plus. Rapidement je me procurais — sans grande difficulté, d'ailleurs — les autres ouvrages publiés de Maurice Fourré, tous deux dans la « blanche » de Gallimard : *La Marraine du Sel* et *Tête-de-Nègre*.

Nous étions à la fin des années 1970 (fin 1978, début 1979...), le hasard de la fouille dans une caisse de SP (lire *services de presse* : ouvrages que les éditeurs envoient aux journalistes littéraires afin qu'ils en rendent compte et dont les journalistes se débarrassent régulièrement chez les bouquinistes pour conserver la possibilité de rentrer chez eux), me fit découvrir, adorné d'une dédicace de l'auteur, le *Maurice Fourré, rêveur définitif* de Philippe Audoin, joliment édité par Di Dio au Soleil Noir, qui m'initia à la vie de Fourré, et me révéla l'existence de son quatrième roman, *Le Caméléon mystique* dont il publiait de larges extraits. Ce dernier titre sera repris dans son intégralité quelques années plus tard chez Calligrammes, revêtu hélas d'une couverture à faire fuir.

Outre la qualité de son écriture, l'originalité littéraire de Fourré réside

dans la répartition temporelle de son œuvre. Quelques nouvelles de jeunesse écrites (et publiées ?) dans le XX^e siècle de l'avant Première Guerre Mondiale, suivies d'une carrière de romancier inaugurée en 1950 à l'âge de 74 ans. Entre ces deux périodes, rien d'autre que la vie.

Mes relations avec Fourré auraient pu s'en tenir là, dans un rapport consenti auteur-lecteur, et la présente et banale relation de faits n'aurait eu aucune raison d'exister si le hasard, ce vieux complice, n'en avait décidé autrement.

Au seuil des années 1980, je passais beaucoup de temps à la Bibliothèque nationale pas encore de France, rue de Richelieu ou annexe de Versailles, à travailler sur les œuvres de jeunesse, et autres, de Rachilde (1860-1953), femme de lettres à la réputation sulfureuse et future madame Alfred Vallette, premier directeur du *Mercure de France* (série moderne). Il ne me fut pas trop difficile, dès lors que j'étais en la place, pour me distraire un peu des dépouillements systématiques de journaux et de revues autour de la jeune écrivaine, de traiter ponctuellement d'autres sujets de recherche. C'est ainsi qu'après une relecture de la préface de Breton à *La Nuit du Rose-Hôtel*, je partis vers la BN avec la ferme intention de retrouver au moins l'une des nouvelles de jeunesse de Fourré dont la piste semblait très facile à retrouver d'après ses indications : « Entre cette année 1907 où René Bazin [...] introduisait à la *Revue hebdomadaire* une nouvelle de M. Maurice Fourré [...] » En moins de deux heures je trouvais et je photocopiais la nouvelle en question, *Patte-de-Bois*. Lecture sur photocopie le soir même ; déception le soir même. Amoureux de l'écriture de Fourré, j'avais bien sûr eu dans l'idée de publier le texte retrouvé. Le style naturaliste mal fagoté de *Patte-de-Bois* et sa thématique « roman popu » à la Montépin n'eurent rien pour me plaire. Je revins à mes recherches sur Rachilde en me promettant toutefois de me pencher à nouveau sur les primes nouvelles de Fourré.

Quelques mois plus tard je fus contacté par Jean-Pierre Guillon. Est-ce que je connais Fourré ? Attention, pas confondre avec Fourest — Je connais et je ne confonds pas les blondes négresses et les tête-de-nègre. — Est-ce que j'apprécie Fourré ? — Beaucoup. — Est-ce ça me dirait de publier une nouvelle du monsieur ? — J'en avais l'intention depuis quelques temps. — Justement j'en ai une sous le coude... — Qui

s'intitule ?... — *Patte-de-Bois*... — Non merci.

Quelques autres mois passèrent pendant lesquels, je l'appris par la suite de sa bouche, Jean-Pierre Guillon, de son Ouest de villégiature, avait missionné par courrier un fin limier de la BN afin qu'il lui trouvât d'autres juvelilia de Fourré. Bon chasseur, le fin limier trouva et rapporta à Guillon qui derechef me recontacta. J'en ai une autre ! — Merveille ! Et elle s'appelle ? — *Une Conquête*. Je lus et fus conquis. Une écriture plus épurée que celle que je lui connaissais dans les romans, très belle, presque stendhalienne, et une cruelle histoire d'amour digne des petits maîtres du Romantisme, peut-être même des grands.

Le texte accepté, il fallait faire naître le livre. Un beau texte dans un méchant livre perd de son attrait tout comme un bel homme dans un mauvais costume. Il me fallait tailler sur mesure le costume de cette nouvelle. Composée à la Monotype, une typographie simple, qui ne se met pas en avant, un dessin de lettre qui se lit sans difficulté : je choisis d'utiliser du Times. C'était avant que l'ordinateur individuel n'envahisse totalement la planète et impose deux caractères, dont celui-ci, comme des tartes à la crème typographiques.



Seule incartade hors du Times, le caractère choisi pour le titre, l'Auriol champlevé, est contemporain de l'écriture du texte. Il est utilisé pour créer une typographie bicolore. Des marges assez belles sans être gigantesques offrent un empageant confortable sans être ridiculement bibliophilique.

Des teintes éteintes et surannées en harmonies de vieux rose, de mauve et de violet nous font rêver au passé comme ces fleurs séchées aux couleurs presque disparues que l'on retrouve au hasard du feuilletage des vieux dictionnaires. Un vergé Ingres chiné vieux rose pour l'intérieur, un Mille-Raies bois-de-rose de couverture pour le clin d'œil au passé déjà

évoqué mais aussi pour le *Rose-Hôtel*. Le fil de couture qui n'existait pas naturellement dans la couleur désirée, fut teinté pour passer du lilas blanc au lilas lilas. Pas d'ornementation à l'exception de deux vignettes florales et de la reproduction de dessins de Maurice Fourré dans le léger (dans le sens *non pesant*) appareil critique que Jean-Pierre Guillon eut le bon goût d'adjoindre au texte de la nouvelle. La couverture se trouve être en réalité une jaquette qui enserre la couverture réelle, muette, dans le même papier. Une astuce la caractérise : les plis des rabats et du dos sont marqués d'un filet violet. C'est évidemment pour l'esthétique, mais c'est aussi un rainage qui favorise le pliage du papier au bon endroit.

La fabrication (pliage, assemblage, couture) était terminée depuis peu que Pierre Laurendeau, l'ami des éditions Deleatur, et son épouse Agnès m'invitaient tous les deux à Angers, ville natale de Fourré, pour y présenter la *Conquête*. La chose était programmée dans une librairie. J'avais, pour l'occasion, imprimé des bandes pour le livre. Mais je n'eus pas à m'en servir car le proverbe qui affirme que nul n'est prophète en son pays se révéla une fois de plus d'une justesse effarante. Fourré ne se vendit en sa ville qu'à deux ou trois exemplaires. Il me restait, pour me consoler, l'amitié de Pierre et Agnès Laurendeau, j'en profitai à domphe pendant tout mon séjour.

Christian Laucou

Maurice Fourré, *Une conquête*, Éditions du Fourneau, 1990
à retrouver sur le site de l'éditeur : <http://www.fornax.fr/>

LE CONTENANT DU CONTENU

Reliure pour *Une Conquête*

Catherine Chauvel exerce depuis de nombreuses années le beau métier de relieur. Pour le concours de Meilleur Ouvrier de France, dont elle a été lauréate en 2007, elle a choisi, avec amour et discernement, un texte qu'elle aimait, et qui nous est aussi très cher : Une Conquête, de Maurice Fourré, publié, comme on vient de le voir ci-dessus, par Christian Laucou aux Éditions du Fourneau en 1984.

*Elle nous explique ici sa démarche, en des termes où la technique se mêle intimement à la poésie, où la technique **est** poésie, et qui nous mènent constamment vers une appréciation accrue, une lecture plus approfondie de la nouvelle de Fourré. Maurice aurait été heureux de la lire, et comblé de voir son récit si somptueusement habillé pour la postérité.*

La photo que nous publions en illustration de cet article ne peut, loin s'en faut, donner une idée précise de la splendeur de cette reliure. Nous engageons donc vivement nos lecteurs à la découvrir, avec bien d'autres, sur le site de Catherine Chauvel (www.catherinechauvel.com/), qui les complera.

Plaquette de 28 pages en cahier unique 16 x 25cm. Typographie en violet sur fond de papier Ingres vieux rose, avec couverture à rabats couleur bois de rose. Le choix des caractères, des vignettes d'ornement, l'ambiance colorée installe le lecteur dans une atmosphère délicate, ton sur ton, comme un monde un peu suranné (d'une « poésie douce et un peu hautaine » comme le dit le héros narrateur).

Pour l'histoire : Il s'agit d'un drame d'amour dans lequel l'héroïne meurt de n'avoir pas reconnu l'amant invisible dans son compagnon de toujours.

Nous sommes à la mi-mai, dans les jardins d'une antique demeure, entourée de larges prairies en fleurs. C'est le printemps, la glycine, les lilas et les chèvrefeuilles sont épanouis. Chaque jour la blonde Louise aux yeux bleus passés va retrouver, déposée sur le petit banc à l'ombre des arbousiers, une lettre d'amour placée là par un soupirant inconnu d'elle puisque ces lettres sont anonymes.

L'initiateur de ce rituel n'est autre que son compagnon de tous

les jours, lui-même pris au piège de ce stratagème en devenant jaloux de l'amant qu'il a créé dans le cœur de sa femme. Deux cœurs vont secrètement se déchirer, s'enflammer, se séparer sans qu'aucune parole ne soit émise, jusqu'à la mort de l'héroïne.

Pour cette plaquette, le bradel souple à plats rapportés m'a paru très approprié. Les couleurs choisies vont du rose lilas pour la peau de chevreau, à une gamme de violets et gris pour les papiers de gardes et d'habillage de l'étui, en passant par le parme et lie de vin pour les plats de la reliure.

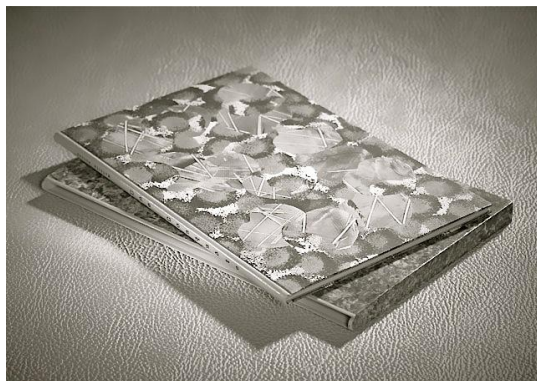
L'ambiance colorée de la reliure et de son étui accompagne les couleurs du livre, il n'y a pas de rupture de tons entre l'extérieur et l'intérieur. Le sentiment à la fois triste et foisonnant que donnent ces papiers traduit pour moi l'état de l'âme à la lecture du texte.

Les fonds de cahiers ont été montés sur onglets de simili japon teinté en violet clair, pour créer une harmonie de couleur avec l'encre du texte et le papier Ingres vieux rose des pages. J'ai délibérément reformé les fonds de cahiers pour donner le maximum d'ouverture en évitant de voir apparaître le fil de couture. Ce fil est lui-même de couleur violette et peut se repérer au verso de la garde volante sur le fond replié.

L'absence de gardes blanches est délibéré, car mon souci était de d'arriver rapidement à la couverture après l'ouverture des plats et la découverte des gardes couleurs.

J'ai monté les gardes couleur sur un papier neutre violet assorti aux onglets, à la fois pour renforcer le papier de garde un peu trop fin au risque de manquer de tenue, et pour pouvoir utiliser le premier feuillet de cette garde unie pour la mise en place du dos du bradel, avant la pose des plats souples. La tête cirée de couleur violet foncé accompagne l'encre du titre et du filet qui matérialise le pli des rabats. Les tranchefiles sont confectionnées dans le même papier que celui des gardes.

Tout le travail de plaçure a été réalisé à la colle de pâte, et les opérations de couverture, essentiellement en colle mélange « colle de pâte et colle vinylique » en proportions 50/50. Les plats sont habillés d'une marqueterie, créée à partir de découpes et collages successifs sur papier de chanvre 9,5 g, de deux papiers contrastés (l'un est un papier à la colle et l'autre un papier jaspé) découpés à l'aide d'un emporte pièce



en forme de cœur. Les cœurs s'entremêlent et semblent flotter dans un univers floral et floconneux, créant une impression d'immatérialité, de transparence et de rêve. C'est un déchirement feutré et malgré tout étouffant, sans agressivité.

L'étui doublé d'un agneau velours rose pâle réserve un écrin doux à cette reliure précieuse. Le titre réalisé à l'oser violet foncé se veut en harmonie avec la couleur identique du titre de couverture.

Le papier de gardes et d'habillage de l'étui est un papier à la colle aux tons violets et gris serrés et foisonnants, qui accentuent le sentiment d'étouffement que peut donner la couverture. L'atmosphère suscitée par le texte est là présente dans le fouillis des couleurs comme l'abondance des fleurs au printemps et la complexité des sentiments du drame. La souplesse des plats vient du choix des cartons (cartonnette blanche et carte bulle contrecollées) et du fait que le papier n'est pas collé sur les plats mais fixé par le collage des remplis.

Le ton général de l'œuvre veut traduire un sentiment de douceur triste.

Catherine Chauvel

ÉCHOS

ET

NOUVELLES



RECENSION

Bernard Chauvière, *Aperçus alchimiques*. Eugène Canseliet, le dernier alchimiste, Editions Arqa, 2015

Bernard Chauvière, éminent connaisseur de la Tradition alchimique, et dont les publications s'appuient sur une longue pratique du laboratoire, s'était intéressé à l'article de Jacques Simonelli, *Les voyages philosophiques de Dominique Hélie* paru dans *Fleur de Lune* n°15, à propos du *Caméléon Mystique* de Maurice Fourré. Il l'avait signalé dans l'épilogue de sa précieuse étude, *Le Monastère de Cimiez, Symbolisme et tradition* (Editions Arrakis, 2009), où ses commentaires des fresques énigmatiques du monastère franciscain, que son maître Eugène Canseliet avait évoquées dans plusieurs de ses ouvrages, cernent d'aussi près qu'il est licite – car Bernard Chauvière reste très attaché à l'observation du secret hermétique – quelques points capitaux de la symbolique et de la pratique alchimiques.

Dans ses *Aperçus*, il se montre plus généreux encore, et fait bénéficier le lecteur des résultats acquis en vingt-cinq ans d'expérimentation ininterrompue, à propos de l'*assation*, opération indispensable puisque

... il convient de permettre au sujet de l'Œuvre, en une communion s'établissant entre l'alchimiste et sa Matière, que celui-ci l'aide à recouvrer son existence minérale, c'est-à-dire qu'il le sorte de l'état d'assoupissement dans lequel il se trouve, voisin de la mort, et qu'il soit ramené à la vie.

Disciple fidèle d'Eugène Canseliet, il y dénonce aussi, comme le fit le Maître de Savignies dans son *Alchimie expliquée sur ses textes classiques*, de nouvelles "sollicitations trompeuses ou insensées", aujourd'hui plus nombreuses et plus néfastes encore, de par leur diffusion sur internet.

Son ouvrage, rédigé, comme les précédents, dans le respect de l'éthique et de l'obédience traditionnelles, est suivi d'une suite d'images et de documents rares que découvriront avec plaisir et profit les *Amoureux de Nature*.

REGRETS

Toujours à l'affût de quelque exemplaire fourréen à débusquer sur le net (car les ouvrages de Maurice sont rares, très rares, et fort chers : seule *La Marraine du Sel* a pu revoir le jour des librairies, grâce au courage des Éditions de l'Arbre vengeur ; les trois autres romans deviennent quasiment introuvables, même en y mettant un prix que nous ne pouvons presque jamais nous permettre), nous avons eu la surprise, pas entièrement agréable, de découvrir un *Caméléon mystique*, mis en vente sur le site de la FNAC, au prix de 88,- €, port non compris ... En voici l'annonce détaillée :

En stock

Frais de port à partir de 4€59

Voir délais et options de livraison >

[Ajouter au panier](#)

Commentaire du vendeur

In-8, (21x15 cm), broché, couverture à rabats, 243 pages, 1 des 33 exemplaires tirés sur Ingres, exemplaire de J.-P. Guillon, le préfacier, il manque le 2e portrait; traces sur le dos et les plats jaunies, assez bon état (publié en 1981).

L'exemplaire personnel de notre regretté président-fondateur ... Jusqu'où ira le scandale de cette raréfaction des ouvrages de Maurice Fourré ? L'AAMF fait tout ce qui est en son pouvoir pour que peu à peu l'œuvre de Fourré soit rééditée, c'est même un de ses tout premiers objectifs. Plus que jamais, nous aurons dans cette entreprise besoin de votre soutien.

rappel (battre le ?)

EX VOTO

Parution d'un inédit fourréen

L'information étant du plus haut intérêt, nous n'hésitons pas à vous la rappeler ici :

J. Simonelli, qui, pour notre profit et notre plaisir, a si bien su déchiffrer et décortiquer le contenu du cahier de notes préparatoires à *Fleur de Lune*, le roman mort né de Fourré (qui aurait dû être son cinquième), a eu, au cours de son travail de bénédictin⁷, une heureuse surprise : sur la troisième page de couverture du précieux cahier était collée une page provenant d'un cahier différent ... Et, en décollant délicatement cette page, il a mis au jour un étonnant document : un projet de plaquette de poèmes, que Fourré a constituée à partir de divers fragments de ses livres, et qui semblerait être le programme d'une soirée poétique et/ou musicale.

L'ensemble de ce montage, concocté par Fourré, et intitulé par lui *Ex Voto*, est tout à fait passionnant, et, dûment mis en scène, offrirait un spectacle original (lecture chorales et à deux voix alternées, avec mise en espace, musique, images et décors correspondants).

En attendant de pouvoir un jour monter un tel spectacle, J. Simonelli et l'AAMF ont décidé de publier une version illustrée du texte.

La chose devrait paraître à la fin de cette année 2015, ou au plus tard début 2016 ... Jusque-là, patience dans l'azur.

⁷ dont les résultats ont été publiées dans *Fleur de Lune* n° 30, 31 et 32.

FLEUR DE LUNE

est une publication trimestrielle de
**L'ASSOCIATION DES AMIS DE MAURICE FOURRÉ
(AAMF)**

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

tél&fax : 01.42.64.83.54

@mail : tontoncoucou@wanadoo.fr

site Internet : [www.http://aamf.tristanbastit.fr](http://aamf.tristanbastit.fr)

Comité de rédaction : B. Dunner, B. Duval, J. Simonelli

Elle est envoyée à tous les membres de l'Association

Tous les anciens numéros sont disponibles au siège de l'AAMF,
au prix de 5 € (frais de port inclus).

***Les auteurs sont seuls responsables des
articles qu'ils confient à la rédaction.***

pour adhérer

Envoyez votre chèque à l'ordre de l'AAMF au Trésorier

Bruno Duval

10, rue Yvonne le Tac - 75018 Paris

Cotisation annuelle : 25 €

Membres bienfaiteurs : 75 € et plus.

**VOTRE ADHÉSION COMPTE BEAUCOUP : NOUS AVONS
BESOIN DE NOMBREUX MEMBRES POUR
DONNER À L'ŒUVRE DE MAURICE FOURRÉ TOUTE LA
PLACE QU'ELLE MÉRITE.**

Fleur de Lune n° 34 - deuxième semestre 2015

Illustration de couverture : Rosarium philosophorum, manuscrit, bibliothèque de Saint Gall : « Conjunctio sive coïtus » ; le Roi et la Reine, Époux du Grand Œuvre » ; et pages intérieures : tous nos remerciements à Jacques Simonelli, Christian Laucou, Catherine Chauvel.